

# Psychopathologie du travail

Extrait de la publication

# Psychopathologie du travail

Extrait de la publication

# Psychopathologie du travail

Extrait de la publication

# Psychopathologie du travail

Extrait de la publication

## Du même auteur

*Le taylorisme, une folie rationnelle*, Paris, Dunod, 1981.

Avec Michèle Bertrand, *Psychanalyse et sciences sociales*, Paris, La Découverte, 1989.

*Toxicomanies et lien social en Afrique : les inter-dits de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.

Avec Claude Louzoun, *Les traumatismes dans le psychisme et la culture*, Toulouse, érès, 1997.

*L'inhumain ou le cannibalisme guerrier à l'ère néolibéral*, Pantin, La Dispute, 2000.

*La dignité, les debous de l'utopie*, Pantin, La Dispute, 2006.

## Du même auteur

*Le taylorisme, une folie rationnelle*, Paris, Dunod, 1981.

Avec Michèle Bertrand, *Psychanalyse et sciences sociales*, Paris, La Découverte, 1989.

*Toxicomanies et lien social en Afrique : les inter-dits de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.

Avec Claude Louzoun, *Les traumatismes dans le psychisme et la culture*, Toulouse, érès, 1997.

*L'inhumain ou le cannibalisme guerrier à l'ère néolibéral*, Pantin, La Dispute, 2000.

*La dignité, les debous de l'utopie*, Pantin, La Dispute, 2006.

## Du même auteur

*Le taylorisme, une folie rationnelle*, Paris, Dunod, 1981.

Avec Michèle Bertrand, *Psychanalyse et sciences sociales*, Paris, La Découverte, 1989.

*Toxicomanies et lien social en Afrique : les inter-dits de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.

Avec Claude Louzoun, *Les traumatismes dans le psychisme et la culture*, Toulouse, érès, 1997.

*L'inhumain ou le cannibalisme guerrier à l'ère néolibéral*, Pantin, La Dispute, 2000.

*La dignité, les debous de l'utopie*, Pantin, La Dispute, 2006.

## Du même auteur

*Le taylorisme, une folie rationnelle*, Paris, Dunod, 1981.

Avec Michèle Bertrand, *Psychanalyse et sciences sociales*, Paris, La Découverte, 1989.

*Toxicomanies et lien social en Afrique : les inter-dits de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.

Avec Claude Louzoun, *Les traumatismes dans le psychisme et la culture*, Toulouse, érès, 1997.

*L'inhumain ou le cannibalisme guerrier à l'ère néolibéral*, Pantin, La Dispute, 2000.

*La dignité, les debous de l'utopie*, Pantin, La Dispute, 2006.



Bernard Doray

# Psychopathologie du travail

De la resymbolisation

Clinique du travail

érès

Extrait de la publication

Bernard Doray

# Psychopathologie du travail

De la resymbolisation

Clinique du travail

érès

Extrait de la publication

Bernard Doray

# Psychopathologie du travail

De la resymbolisation

Clinique du travail

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' in a grey circle, followed by the word 'éditions' in a small font, and the word 'érès' in a larger, bold, lowercase font.

Extrait de la publication

Bernard Doray

# Psychopathologie du travail

De la resymbolisation

Clinique du travail



Extrait de la publication

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3144-0

Première édition © Éditions érès 2011

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3144-0

Première édition © Éditions érès 2011

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3144-0

Première édition © Éditions érès 2011

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3144-0

Première édition © Éditions érès 2011

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.



# Table des matières

PRÉSENTATION .....	7
1. LA SCIENCE/LA POLITIQUE .....	53
Derniers feux des trente glorieuses : faux-nez de l'humanisation du travail et spectre d'une authentique démocratie économique (extraits).....	53
La science et le taylorisme .....	62
2. USINE-DÉSYMBOLISATION/USINE DES SYMBOLISATIONS :	
LE MORT ET LE VIF .....	79
Chômage et existence .....	79
L'usine d'automobiles : un bout de la chaîne de montage mondiale .....	101
3. L'HOMME AU TRAVAIL ET SON DOUBLE .....	115
Lire les processus les plus abstraits dans les figures concrètes du travail... et réciproquement .....	115
Qu'est-ce que remplir sa tâche ?.....	123
4. RÉSISTANCES ET DRAMES, LES TRAUMAS .....	131
Conduite de trains : quand un autre réel s'en mêle.....	131
Lettre à l'instance d'un syndicat de psychiatres.....	150
Maryse Cassat, le traumatisme éthique même.....	156
Quelques réflexions sur les effets destructeurs du harcèlement sexuel.....	172
5. RETOUR AU TRAVAIL DE LA SCIENCE .....	179
Travail des traumatés, travail industriel, travail de la culture : les bobines du symbolique .....	179
CONCLUSION : RESYMBOLISER LE TRAVAIL .....	199

# Table des matières

PRÉSENTATION .....	7
1. LA SCIENCE/LA POLITIQUE .....	53
Derniers feux des trente glorieuses : faux-nez de l'humanisation du travail et spectre d'une authentique démocratie économique (extraits).....	53
La science et le taylorisme .....	62
2. USINE-DÉSYMBOLISATION/USINE DES SYMBOLISATIONS :	
LE MORT ET LE VIF .....	79
Chômage et existence .....	79
L'usine d'automobiles : un bout de la chaîne de montage mondiale .....	101
3. L'HOMME AU TRAVAIL ET SON DOUBLE .....	115
Lire les processus les plus abstraits dans les figures concrètes du travail... et réciproquement .....	115
Qu'est-ce que remplir sa tâche ?.....	123
4. RÉSISTANCES ET DRAMES, LES TRAUMAS .....	131
Conduite de trains : quand un autre réel s'en mêle.....	131
Lettre à l'instance d'un syndicat de psychiatres.....	150
Maryse Cassat, le traumatisme éthique même.....	156
Quelques réflexions sur les effets destructeurs du harcèlement sexuel.....	172
5. RETOUR AU TRAVAIL DE LA SCIENCE .....	179
Travail des traumatés, travail industriel, travail de la culture : les bobines du symbolique .....	179
CONCLUSION : RESYMBOLISER LE TRAVAIL .....	199

# Table des matières

PRÉSENTATION .....	7
1. LA SCIENCE/LA POLITIQUE .....	53
Derniers feux des trente glorieuses : faux-nez de l'humanisation du travail et spectre d'une authentique démocratie économique (extraits).....	53
La science et le taylorisme .....	62
2. USINE-DÉSYMBOLISATION/USINE DES SYMBOLISATIONS :	
LE MORT ET LE VIF .....	79
Chômage et existence .....	79
L'usine d'automobiles : un bout de la chaîne de montage mondiale .....	101
3. L'HOMME AU TRAVAIL ET SON DOUBLE .....	115
Lire les processus les plus abstraits dans les figures concrètes du travail... et réciproquement .....	115
Qu'est-ce que remplir sa tâche ?.....	123
4. RÉSISTANCES ET DRAMES, LES TRAUMAS .....	131
Conduite de trains : quand un autre réel s'en mêle.....	131
Lettre à l'instance d'un syndicat de psychiatres.....	150
Maryse Cassat, le traumatisme éthique même.....	156
Quelques réflexions sur les effets destructeurs du harcèlement sexuel.....	172
5. RETOUR AU TRAVAIL DE LA SCIENCE .....	179
Travail des traumatés, travail industriel, travail de la culture : les bobines du symbolique .....	179
CONCLUSION : RESYMBOLISER LE TRAVAIL .....	199

# Table des matières

PRÉSENTATION .....	7
1. LA SCIENCE/LA POLITIQUE .....	53
Derniers feux des trente glorieuses : faux-nez de l'humanisation du travail et spectre d'une authentique démocratie économique (extraits).....	53
La science et le taylorisme .....	62
2. USINE-DÉSYMBOLISATION/USINE DES SYMBOLISATIONS :	
LE MORT ET LE VIF .....	79
Chômage et existence .....	79
L'usine d'automobiles : un bout de la chaîne de montage mondiale .....	101
3. L'HOMME AU TRAVAIL ET SON DOUBLE .....	115
Lire les processus les plus abstraits dans les figures concrètes du travail... et réciproquement .....	115
Qu'est-ce que remplir sa tâche ?.....	123
4. RÉSISTANCES ET DRAMES, LES TRAUMAS .....	131
Conduite de trains : quand un autre réel s'en mêle.....	131
Lettre à l'instance d'un syndicat de psychiatres.....	150
Maryse Cassat, le traumatisme éthique même.....	156
Quelques réflexions sur les effets destructeurs du harcèlement sexuel.....	172
5. RETOUR AU TRAVAIL DE LA SCIENCE .....	179
Travail des traumatés, travail industriel, travail de la culture : les bobines du symbolique .....	179
CONCLUSION : RESYMBOLISER LE TRAVAIL .....	199











## Présentation

Pour un auteur, l'avantage que l'on procède à une recension de ses écrits avant que sa pensée ne devienne blette ou qu'il ne puisse plus rien penser du tout, est que dans ce cas, il peut commenter ces textes<sup>1</sup>, et pas seulement dans la perspective rétrograde des contextes du passé par quoi je commencerai, mais aussi dans l'actuel et dans la projection des tâches du futur.

Ce livre peut être lu au gré des attraits du lecteur, mais c'est un ensemble. Cet ensemble est constitué d'une suite de textes issus d'un parcours inauguré au début des années 1970 qui, côté scientifique, m'a amené assez tôt à travailler avec trois brins de tresse : la psychiatrie, la psychanalyse, et l'anthropologie. Et il se trouve que j'ai eu la chance d'être des quelques jeunes chercheurs qui ont fondé ce que l'on appelle aujourd'hui la psychopathologie du travail. Ce parcours a été enrichi par l'expérience d'une militance politique principalement marxiste. Ce rapport avec l'acte politique m'a amené à participer à la commission qui, en 1982, avait jeté les bases éphémères d'une psychiatrie publique radicalement nouvelle, et surtout, depuis une mission de recherches mise en place également en 1982 par la gauche politique, j'ai pu œuvrer au rapprochement de la psychanalyse et des sciences sociales, notamment en encourageant les recherches sur le travail.

---

1. Les notes rédigées spécifiquement pour cette édition sont présentées entre crochets.

## Présentation

Pour un auteur, l'avantage que l'on procède à une recension de ses écrits avant que sa pensée ne devienne blette ou qu'il ne puisse plus rien penser du tout, est que dans ce cas, il peut commenter ces textes<sup>1</sup>, et pas seulement dans la perspective rétrograde des contextes du passé par quoi je commencerai, mais aussi dans l'actuel et dans la projection des tâches du futur.

Ce livre peut être lu au gré des attraits du lecteur, mais c'est un ensemble. Cet ensemble est constitué d'une suite de textes issus d'un parcours inauguré au début des années 1970 qui, côté scientifique, m'a amené assez tôt à travailler avec trois brins de tresse : la psychiatrie, la psychanalyse, et l'anthropologie. Et il se trouve que j'ai eu la chance d'être des quelques jeunes chercheurs qui ont fondé ce que l'on appelle aujourd'hui la psychopathologie du travail. Ce parcours a été enrichi par l'expérience d'une militance politique principalement marxiste. Ce rapport avec l'acte politique m'a amené à participer à la commission qui, en 1982, avait jeté les bases éphémères d'une psychiatrie publique radicalement nouvelle, et surtout, depuis une mission de recherches mise en place également en 1982 par la gauche politique, j'ai pu œuvrer au rapprochement de la psychanalyse et des sciences sociales, notamment en encourageant les recherches sur le travail.

---

1. Les notes rédigées spécifiquement pour cette édition sont présentées entre crochets.

## Présentation

Pour un auteur, l'avantage que l'on procède à une recension de ses écrits avant que sa pensée ne devienne blette ou qu'il ne puisse plus rien penser du tout, est que dans ce cas, il peut commenter ces textes<sup>1</sup>, et pas seulement dans la perspective rétrograde des contextes du passé par quoi je commencerai, mais aussi dans l'actuel et dans la projection des tâches du futur.

Ce livre peut être lu au gré des attraits du lecteur, mais c'est un ensemble. Cet ensemble est constitué d'une suite de textes issus d'un parcours inauguré au début des années 1970 qui, côté scientifique, m'a amené assez tôt à travailler avec trois brins de tresse : la psychiatrie, la psychanalyse, et l'anthropologie. Et il se trouve que j'ai eu la chance d'être des quelques jeunes chercheurs qui ont fondé ce que l'on appelle aujourd'hui la psychopathologie du travail. Ce parcours a été enrichi par l'expérience d'une militance politique principalement marxiste. Ce rapport avec l'acte politique m'a amené à participer à la commission qui, en 1982, avait jeté les bases éphémères d'une psychiatrie publique radicalement nouvelle, et surtout, depuis une mission de recherches mise en place également en 1982 par la gauche politique, j'ai pu œuvrer au rapprochement de la psychanalyse et des sciences sociales, notamment en encourageant les recherches sur le travail.

---

1. Les notes rédigées spécifiquement pour cette édition sont présentées entre crochets.

## Présentation

Pour un auteur, l'avantage que l'on procède à une recension de ses écrits avant que sa pensée ne devienne blette ou qu'il ne puisse plus rien penser du tout, est que dans ce cas, il peut commenter ces textes<sup>1</sup>, et pas seulement dans la perspective rétrograde des contextes du passé par quoi je commencerai, mais aussi dans l'actuel et dans la projection des tâches du futur.

Ce livre peut être lu au gré des attraits du lecteur, mais c'est un ensemble. Cet ensemble est constitué d'une suite de textes issus d'un parcours inauguré au début des années 1970 qui, côté scientifique, m'a amené assez tôt à travailler avec trois brins de tresse : la psychiatrie, la psychanalyse, et l'anthropologie. Et il se trouve que j'ai eu la chance d'être des quelques jeunes chercheurs qui ont fondé ce que l'on appelle aujourd'hui la psychopathologie du travail. Ce parcours a été enrichi par l'expérience d'une militance politique principalement marxiste. Ce rapport avec l'acte politique m'a amené à participer à la commission qui, en 1982, avait jeté les bases éphémères d'une psychiatrie publique radicalement nouvelle, et surtout, depuis une mission de recherches mise en place également en 1982 par la gauche politique, j'ai pu œuvrer au rapprochement de la psychanalyse et des sciences sociales, notamment en encourageant les recherches sur le travail.

---

1. Les notes rédigées spécifiquement pour cette édition sont présentées entre crochets.

Par le fait même qu'elle opère un déplacement dans un autre contexte, la rétrospective crée un objet littéraire neuf. Ainsi le terme *resymbolisation* qui est inscrit au titre de ce livre n'existait pas dans ma boîte à outils avant 2001. Il est maintenant au centre de mon axe théorique et clinique. De ce fait, ce mot est en somme l'éponyme de l'exercice de création qu'est cet ouvrage. Espérons que certains trouveront dans ce livre soutien et inspiration... peut-être pour le plus urgent dans l'actuel de nos métiers de l'humain, à savoir le chantier très nécessaire du renversement de perspective que, dans ma conclusion, je nomme le *principe d'Eliseo*.

#### COMME EN SEMANT, COMMENCEMENT

Je pourrais dater mon premier intérêt pour l'application de la clinique médicale au vécu des travailleurs à l'année universitaire 1967-1968, que j'ai passée à Marseille. La mort du Che le 8 octobre et l'offensive du Têt en janvier-février semblaient aux jeunes gens que nous étions le prélude grandiose pour la moindre des choses : la révolution en France. La déferlante de mai ne me parut donc pas un événement particulièrement extraordinaire. C'était plutôt le début d'un commencement. Une telle appréciation sur la perspective de la grande histoire aurait pu me laisser avec les griseries grises des petits sectarismes si, étudiant la médecine, je n'avais pas arrimé ce désir de révolution à la quête d'un autre réel que celui de l'Académie, pour la pratique professionnelle à laquelle je me préparais.

Un premier étayage en ce sens m'était arrivé de la médecine sociale, et particulièrement, de la mutualité marseillaise. Dans les années 1960, la fierté des militants d'obédience communiste, dans ce domaine, était la clinique de la Feuillaie<sup>2</sup>.

---

2. Le docteur Jean Marrot créa en 1952, avec le docteur Tichadou et le docteur Clerc, chirurgien, l'un des premiers cabinets de groupe en France. Ce cabinet qui fut hébergé à la clinique *La Maison blanche*, et se développa jusqu'à la création d'une clinique autonome, *La Feuillaie*, créée par souscription, et dont Marrot fut le premier médecin-chef.

Par le fait même qu'elle opère un déplacement dans un autre contexte, la rétrospective crée un objet littéraire neuf. Ainsi le terme *resymbolisation* qui est inscrit au titre de ce livre n'existait pas dans ma boîte à outils avant 2001. Il est maintenant au centre de mon axe théorique et clinique. De ce fait, ce mot est en somme l'éponyme de l'exercice de création qu'est cet ouvrage. Espérons que certains trouveront dans ce livre soutien et inspiration... peut-être pour le plus urgent dans l'actuel de nos métiers de l'humain, à savoir le chantier très nécessaire du renversement de perspective que, dans ma conclusion, je nomme le *principe d'Eliseo*.

#### COMME EN SEMANT, COMMENCEMENT

Je pourrais dater mon premier intérêt pour l'application de la clinique médicale au vécu des travailleurs à l'année universitaire 1967-1968, que j'ai passée à Marseille. La mort du Che le 8 octobre et l'offensive du Têt en janvier-février semblaient aux jeunes gens que nous étions le prélude grandiose pour la moindre des choses : la révolution en France. La déferlante de mai ne me parut donc pas un événement particulièrement extraordinaire. C'était plutôt le début d'un commencement. Une telle appréciation sur la perspective de la grande histoire aurait pu me laisser avec les griseries grises des petits sectarismes si, étudiant la médecine, je n'avais pas arrimé ce désir de révolution à la quête d'un autre réel que celui de l'Académie, pour la pratique professionnelle à laquelle je me préparais.

Un premier étayage en ce sens m'était arrivé de la médecine sociale, et particulièrement, de la mutualité marseillaise. Dans les années 1960, la fierté des militants d'obédience communiste, dans ce domaine, était la clinique de la Feuillaie<sup>2</sup>.

---

2. Le docteur Jean Marrot créa en 1952, avec le docteur Tichadou et le docteur Clerc, chirurgien, l'un des premiers cabinets de groupe en France. Ce cabinet qui fut hébergé à la clinique *La Maison blanche*, et se développa jusqu'à la création d'une clinique autonome, *La Feuillaie*, créée par souscription, et dont Marrot fut le premier médecin-chef.

Par le fait même qu'elle opère un déplacement dans un autre contexte, la rétrospective crée un objet littéraire neuf. Ainsi le terme *resymbolisation* qui est inscrit au titre de ce livre n'existait pas dans ma boîte à outils avant 2001. Il est maintenant au centre de mon axe théorique et clinique. De ce fait, ce mot est en somme l'éponyme de l'exercice de création qu'est cet ouvrage. Espérons que certains trouveront dans ce livre soutien et inspiration... peut-être pour le plus urgent dans l'actuel de nos métiers de l'humain, à savoir le chantier très nécessaire du renversement de perspective que, dans ma conclusion, je nomme le *principe d'Eliseo*.

#### COMME EN SEMANT, COMMENCEMENT

Je pourrais dater mon premier intérêt pour l'application de la clinique médicale au vécu des travailleurs à l'année universitaire 1967-1968, que j'ai passée à Marseille. La mort du Che le 8 octobre et l'offensive du Têt en janvier-février semblaient aux jeunes gens que nous étions le prélude grandiose pour la moindre des choses : la révolution en France. La déferlante de mai ne me parut donc pas un événement particulièrement extraordinaire. C'était plutôt le début d'un commencement. Une telle appréciation sur la perspective de la grande histoire aurait pu me laisser avec les griseries grises des petits sectarismes si, étudiant la médecine, je n'avais pas arrimé ce désir de révolution à la quête d'un autre réel que celui de l'Académie, pour la pratique professionnelle à laquelle je me préparais.

Un premier étayage en ce sens m'était arrivé de la médecine sociale, et particulièrement, de la mutualité marseillaise. Dans les années 1960, la fierté des militants d'obédience communiste, dans ce domaine, était la clinique de la Feuilleraie<sup>2</sup>.

---

2. Le docteur Jean Marrot créa en 1952, avec le docteur Tichadou et le docteur Clerc, chirurgien, l'un des premiers cabinets de groupe en France. Ce cabinet qui fut hébergé à la clinique *La Maison blanche*, et se développa jusqu'à la création d'une clinique autonome, *La Feuilleraie*, créée par souscription, et dont Marrot fut le premier médecin-chef.

Par le fait même qu'elle opère un déplacement dans un autre contexte, la rétrospective crée un objet littéraire neuf. Ainsi le terme *resymbolisation* qui est inscrit au titre de ce livre n'existait pas dans ma boîte à outils avant 2001. Il est maintenant au centre de mon axe théorique et clinique. De ce fait, ce mot est en somme l'éponyme de l'exercice de création qu'est cet ouvrage. Espérons que certains trouveront dans ce livre soutien et inspiration... peut-être pour le plus urgent dans l'actuel de nos métiers de l'humain, à savoir le chantier très nécessaire du renversement de perspective que, dans ma conclusion, je nomme le *principe d'Eliseo*.

#### COMME EN SEMANT, COMMENCEMENT

Je pourrais dater mon premier intérêt pour l'application de la clinique médicale au vécu des travailleurs à l'année universitaire 1967-1968, que j'ai passée à Marseille. La mort du Che le 8 octobre et l'offensive du Têt en janvier-février semblaient aux jeunes gens que nous étions le prélude grandiose pour la moindre des choses : la révolution en France. La déferlante de mai ne me parut donc pas un événement particulièrement extraordinaire. C'était plutôt le début d'un commencement. Une telle appréciation sur la perspective de la grande histoire aurait pu me laisser avec les griseries grises des petits sectarismes si, étudiant la médecine, je n'avais pas arrimé ce désir de révolution à la quête d'un autre réel que celui de l'Académie, pour la pratique professionnelle à laquelle je me préparais.

Un premier étayage en ce sens m'était arrivé de la médecine sociale, et particulièrement, de la mutualité marseillaise. Dans les années 1960, la fierté des militants d'obédience communiste, dans ce domaine, était la clinique de la Feuillaie<sup>2</sup>.

---

2. Le docteur Jean Marrot créa en 1952, avec le docteur Tichadou et le docteur Clerc, chirurgien, l'un des premiers cabinets de groupe en France. Ce cabinet qui fut hébergé à la clinique *La Maison blanche*, et se développa jusqu'à la création d'une clinique autonome, *La Feuillaie*, créée par souscription, et dont Marrot fut le premier médecin-chef.



C'est seulement plus tard que j'ai pu acquérir un point de vue plus complexe sur l'avant-gardisme de cette institution mutualiste enracinée dans l'exceptionnel moment historique que fut la libération de Marseille<sup>3</sup>, et reprise sur un mode plus classique par la Fédération nationale des mutuelles de travailleurs proche du PCF. Savoir qu'il existait une telle clinique qui n'était qu'un élément d'un réseau mutualiste militant représentait pour moi la promesse d'une autre manière de faire de la médecine, plus démocratique et plus humaniste que celle que l'on m'apprenait.

Une autre inspiration fut l'*Université nouvelle* notamment animée par le philosophe marxiste et professeur au lycée Thiers, Lucien Sève. Le talent de pédagogue de Sève, son dévouement à la valorisation non complaisante de la pensée des participants (il répondait à toutes les lettres, tout comme il annotait de manière roborative les copies de ses élèves), mais aussi les critiques mordantes dont il avait le secret vis-à-vis de la fausseté ou de la cécité de l'ennemi de classe, répandait un sentiment euphorique d'appartenir à une ligue de privilégiés dotés d'une lucidité hors pair. Un an plus tard, Sève publia un gros livre, *Marxisme et théorie de la personnalité* (Pantin, Éditions sociales, 1969). J'étais ébloui par l'aisance et la densité du livre et séduit par les continents vierges qu'il dévoilait et qui méritaient bien qu'on y voue une vie intellectuelle. La question du travail appa-

---

3. Le film de Sébastien Jousse et Luc Joulé, *Les Réquisitions de Marseille (mesure provisoire)* [L'œil sauvage, contact@oeilsauvage.com] montre notamment comment, nommé commissaire régional de la République par de Gaulle, Raymond Aubrac a donné à quinze grandes entreprises marseillaises abandonnées par leur propriétaire collaborateur, et à leur quinze mille ouvriers, les moyens de perpétuer l'élan de la Libération en appliquant une mesure propre à l'état de guerre : « la réquisition ». Il s'en est suivi une épopée économique, politique et culturelle qui fut bien trop rapidement effacée de l'histoire. Voir à ce sujet les pages que Raymond Aubrac consacre à ces événements dans son livre autobiographique *Où la mémoire s'attarde* (Paris, Odile Jacob, 1996).

C'est seulement plus tard que j'ai pu acquérir un point de vue plus complexe sur l'avant-gardisme de cette institution mutualiste enracinée dans l'exceptionnel moment historique que fut la libération de Marseille<sup>3</sup>, et reprise sur un mode plus classique par la Fédération nationale des mutuelles de travailleurs proche du PCF. Savoir qu'il existait une telle clinique qui n'était qu'un élément d'un réseau mutualiste militant représentait pour moi la promesse d'une autre manière de faire de la médecine, plus démocratique et plus humaniste que celle que l'on m'apprenait.

Une autre inspiration fut l'*Université nouvelle* notamment animée par le philosophe marxiste et professeur au lycée Thiers, Lucien Sève. Le talent de pédagogue de Sève, son dévouement à la valorisation non complaisante de la pensée des participants (il répondait à toutes les lettres, tout comme il annotait de manière roborative les copies de ses élèves), mais aussi les critiques mordantes dont il avait le secret vis-à-vis de la fausseté ou de la cécité de l'ennemi de classe, répandait un sentiment euphorique d'appartenir à une ligue de privilégiés dotés d'une lucidité hors pair. Un an plus tard, Sève publia un gros livre, *Marxisme et théorie de la personnalité* (Pantin, Éditions sociales, 1969). J'étais ébloui par l'aisance et la densité du livre et séduit par les continents vierges qu'il dévoilait et qui méritaient bien qu'on y voue une vie intellectuelle. La question du travail appa-

---

3. Le film de Sébastien Jousse et Luc Joulé, *Les Réquisitions de Marseille (mesure provisoire)* [L'œil sauvage, contact@oeilsauvage.com] montre notamment comment, nommé commissaire régional de la République par de Gaulle, Raymond Aubrac a donné à quinze grandes entreprises marseillaises abandonnées par leur propriétaire collaborateur, et à leur quinze mille ouvriers, les moyens de perpétuer l'élan de la Libération en appliquant une mesure propre à l'état de guerre : « la réquisition ». Il s'en est suivi une épopée économique, politique et culturelle qui fut bien trop rapidement effacée de l'histoire. Voir à ce sujet les pages que Raymond Aubrac consacre à ces événements dans son livre autobiographique *Où la mémoire s'attarde* (Paris, Odile Jacob, 1996).

C'est seulement plus tard que j'ai pu acquérir un point de vue plus complexe sur l'avant-gardisme de cette institution mutualiste enracinée dans l'exceptionnel moment historique que fut la libération de Marseille<sup>3</sup>, et reprise sur un mode plus classique par la Fédération nationale des mutuelles de travailleurs proche du PCF. Savoir qu'il existait une telle clinique qui n'était qu'un élément d'un réseau mutualiste militant représentait pour moi la promesse d'une autre manière de faire de la médecine, plus démocratique et plus humaniste que celle que l'on m'apprenait.

Une autre inspiration fut l'*Université nouvelle* notamment animée par le philosophe marxiste et professeur au lycée Thiers, Lucien Sève. Le talent de pédagogue de Sève, son dévouement à la valorisation non complaisante de la pensée des participants (il répondait à toutes les lettres, tout comme il annotait de manière roborative les copies de ses élèves), mais aussi les critiques mordantes dont il avait le secret vis-à-vis de la fausseté ou de la cécité de l'ennemi de classe, répandait un sentiment euphorique d'appartenir à une ligue de privilégiés dotés d'une lucidité hors pair. Un an plus tard, Sève publia un gros livre, *Marxisme et théorie de la personnalité* (Pantin, Éditions sociales, 1969). J'étais ébloui par l'aisance et la densité du livre et séduit par les continents vierges qu'il dévoilait et qui méritaient bien qu'on y voue une vie intellectuelle. La question du travail appa-

---

3. Le film de Sébastien Jousse et Luc Joulé, *Les Réquisitions de Marseille (mesure provisoire)* [L'œil sauvage, contact@oeilsauvage.com] montre notamment comment, nommé commissaire régional de la République par de Gaulle, Raymond Aubrac a donné à quinze grandes entreprises marseillaises abandonnées par leur propriétaire collaborateur, et à leur quinze mille ouvriers, les moyens de perpétuer l'élan de la Libération en appliquant une mesure propre à l'état de guerre : « la réquisition ». Il s'en est suivi une épopée économique, politique et culturelle qui fut bien trop rapidement effacée de l'histoire. Voir à ce sujet les pages que Raymond Aubrac consacre à ces événements dans son livre autobiographique *Où la mémoire s'attarde* (Paris, Odile Jacob, 1996).

C'est seulement plus tard que j'ai pu acquérir un point de vue plus complexe sur l'avant-gardisme de cette institution mutualiste enracinée dans l'exceptionnel moment historique que fut la libération de Marseille<sup>3</sup>, et reprise sur un mode plus classique par la Fédération nationale des mutuelles de travailleurs proche du PCF. Savoir qu'il existait une telle clinique qui n'était qu'un élément d'un réseau mutualiste militant représentait pour moi la promesse d'une autre manière de faire de la médecine, plus démocratique et plus humaniste que celle que l'on m'apprenait.

Une autre inspiration fut l'*Université nouvelle* notamment animée par le philosophe marxiste et professeur au lycée Thiers, Lucien Sève. Le talent de pédagogue de Sève, son dévouement à la valorisation non complaisante de la pensée des participants (il répondait à toutes les lettres, tout comme il annotait de manière roborative les copies de ses élèves), mais aussi les critiques mordantes dont il avait le secret vis-à-vis de la fausseté ou de la cécité de l'ennemi de classe, répandait un sentiment euphorique d'appartenir à une ligue de privilégiés dotés d'une lucidité hors pair. Un an plus tard, Sève publia un gros livre, *Marxisme et théorie de la personnalité* (Pantin, Éditions sociales, 1969). J'étais ébloui par l'aisance et la densité du livre et séduit par les continents vierges qu'il dévoilait et qui méritaient bien qu'on y voue une vie intellectuelle. La question du travail appa-

---

3. Le film de Sébastien Jousse et Luc Joulé, *Les Réquisitions de Marseille (mesure provisoire)* [L'œil sauvage, contact@oeilsauvage.com] montre notamment comment, nommé commissaire régional de la République par de Gaulle, Raymond Aubrac a donné à quinze grandes entreprises marseillaises abandonnées par leur propriétaire collaborateur, et à leur quinze mille ouvriers, les moyens de perpétuer l'élan de la Libération en appliquant une mesure propre à l'état de guerre : « la réquisition ». Il s'en est suivi une épopée économique, politique et culturelle qui fut bien trop rapidement effacée de l'histoire. Voir à ce sujet les pages que Raymond Aubrac consacre à ces événements dans son livre autobiographique *Où la mémoire s'attarde* (Paris, Odile Jacob, 1996).

raissait comme centrale, et beaucoup semblait devoir y être à inventer puisque, par exemple, d'immenses questions psychologiques comme le salaire ou la dialectique du travail abstrait et du travail concret étaient des *terra incognita* pour les savoirs déjà normés<sup>4</sup>.

Lisant avec passion cet ouvrage, je n'étais pas alors suffisamment tourné vers la psychanalyse pour y interroger l'évitement de la dimension de l'inconscient. Une ouverture de ce côté-là aurait peut-être fait de ce livre profond un plus incontournable apport pour les courants critiques des sciences sociales qui ne s'arrêtaient pas devant la complexité du subjectif.

Et puis cette année marseillaise fut encore celle de l'action politique. Certes par le mouvement de mai-juin, mais je n'y ai pas fait de plus grand exploit que d'avoir contribué avec quelques autres à bloquer les examens de médecine au CHU de La Timone. Par contre s'exerçait sur moi l'attrait de ces militants qui se réclamaient souvent d'une révolution culturelle maoïste dont je soupçonnais le tragique, là-bas, et le ridicule de l'imitation, ici, mais militants dont quelques-uns avaient à mes yeux le mérite d'aller jusqu'au bout d'un engagement pratique assez pur, en se faisant volontairement membres de la classe ouvrière :

---

4. « Comment le travail abstrait, par opposition au travail concret, pourrait-il ne concerner que l'économiste, et nullement le psychologue, s'il est bien vrai, comme le montre très clairement Marx dans *Le Capital* par exemple, qu'il n'y a pas à proprement parler deux sortes de travail dans la marchandise" – ni non plus, cela va de soi, dans l'homme qui travaille – mais que le travail concret et le travail abstrait sont deux faces du même travail qui s'oppose à lui-même ? Comment l'unité essentielle de ces deux aspects contradictoires du travail pourrait-elle exister dans la marchandise, mais non dans la personnalité du producteur ? Le concept de travail abstrait comme tel correspond aussi à une réalité psychologique concrète : voilà le mot de l'énigme. » Lucien Sève, *Marxisme et théorie de la personnalité*, op. cit., p. 211-212.

raissait comme centrale, et beaucoup semblait devoir y être à inventer puisque, par exemple, d'immenses questions psychologiques comme le salaire ou la dialectique du travail abstrait et du travail concret étaient des *terra incognita* pour les savoirs déjà normés<sup>4</sup>.

Lisant avec passion cet ouvrage, je n'étais pas alors suffisamment tourné vers la psychanalyse pour y interroger l'évitement de la dimension de l'inconscient. Une ouverture de ce côté-là aurait peut-être fait de ce livre profond un plus incontournable apport pour les courants critiques des sciences sociales qui ne s'arrêtaient pas devant la complexité du subjectif.

Et puis cette année marseillaise fut encore celle de l'action politique. Certes par le mouvement de mai-juin, mais je n'y ai pas fait de plus grand exploit que d'avoir contribué avec quelques autres à bloquer les examens de médecine au CHU de La Timone. Par contre s'exerçait sur moi l'attrait de ces militants qui se réclamaient souvent d'une révolution culturelle maoïste dont je soupçonnais le tragique, là-bas, et le ridicule de l'imitation, ici, mais militants dont quelques-uns avaient à mes yeux le mérite d'aller jusqu'au bout d'un engagement pratique assez pur, en se faisant volontairement membres de la classe ouvrière :

---

4. « Comment le travail abstrait, par opposition au travail concret, pourrait-il ne concerner que l'économiste, et nullement le psychologue, s'il est bien vrai, comme le montre très clairement Marx dans *Le Capital* par exemple, qu'il n'y a pas à proprement parler deux sortes de travail dans la marchandise" – ni non plus, cela va de soi, dans l'homme qui travaille – mais que le travail concret et le travail abstrait sont deux faces du même travail qui s'oppose à lui-même ? Comment l'unité essentielle de ces deux aspects contradictoires du travail pourrait-elle exister dans la marchandise, mais non dans la personnalité du producteur ? Le concept de travail abstrait comme tel correspond aussi à une réalité psychologique concrète : voilà le mot de l'énigme. » Lucien Sève, *Marxisme et théorie de la personnalité*, op. cit., p. 211-212.

raissait comme centrale, et beaucoup semblait devoir y être à inventer puisque, par exemple, d'immenses questions psychologiques comme le salaire ou la dialectique du travail abstrait et du travail concret étaient des *terra incognita* pour les savoirs déjà normés<sup>4</sup>.

Lisant avec passion cet ouvrage, je n'étais pas alors suffisamment tourné vers la psychanalyse pour y interroger l'évitement de la dimension de l'inconscient. Une ouverture de ce côté-là aurait peut-être fait de ce livre profond un plus incontournable apport pour les courants critiques des sciences sociales qui ne s'arrêtaient pas devant la complexité du subjectif.

Et puis cette année marseillaise fut encore celle de l'action politique. Certes par le mouvement de mai-juin, mais je n'y ai pas fait de plus grand exploit que d'avoir contribué avec quelques autres à bloquer les examens de médecine au CHU de La Timone. Par contre s'exerçait sur moi l'attrait de ces militants qui se réclamaient souvent d'une révolution culturelle maoïste dont je soupçonnais le tragique, là-bas, et le ridicule de l'imitation, ici, mais militants dont quelques-uns avaient à mes yeux le mérite d'aller jusqu'au bout d'un engagement pratique assez pur, en se faisant volontairement membres de la classe ouvrière :

---

4. « Comment le travail abstrait, par opposition au travail concret, pourrait-il ne concerner que l'économiste, et nullement le psychologue, s'il est bien vrai, comme le montre très clairement Marx dans *Le Capital* par exemple, qu'il n'y a pas à proprement parler deux sortes de travail dans la marchandise" – ni non plus, cela va de soi, dans l'homme qui travaille – mais que le travail concret et le travail abstrait sont deux faces du même travail qui s'oppose à lui-même ? Comment l'unité essentielle de ces deux aspects contradictoires du travail pourrait-elle exister dans la marchandise, mais non dans la personnalité du producteur ? Le concept de travail abstrait comme tel correspond aussi à une réalité psychologique concrète : voilà le mot de l'énigme. » Lucien Sève, *Marxisme et théorie de la personnalité*, op. cit., p. 211-212.

raissait comme centrale, et beaucoup semblait devoir y être à inventer puisque, par exemple, d'immenses questions psychologiques comme le salaire ou la dialectique du travail abstrait et du travail concret étaient des *terra incognita* pour les savoirs déjà normés<sup>4</sup>.

Lisant avec passion cet ouvrage, je n'étais pas alors suffisamment tourné vers la psychanalyse pour y interroger l'évitement de la dimension de l'inconscient. Une ouverture de ce côté-là aurait peut-être fait de ce livre profond un plus incontournable apport pour les courants critiques des sciences sociales qui ne s'arrêtaient pas devant la complexité du subjectif.

Et puis cette année marseillaise fut encore celle de l'action politique. Certes par le mouvement de mai-juin, mais je n'y ai pas fait de plus grand exploit que d'avoir contribué avec quelques autres à bloquer les examens de médecine au CHU de La Timone. Par contre s'exerçait sur moi l'attrait de ces militants qui se réclamaient souvent d'une révolution culturelle maoïste dont je soupçonnais le tragique, là-bas, et le ridicule de l'imitation, ici, mais militants dont quelques-uns avaient à mes yeux le mérite d'aller jusqu'au bout d'un engagement pratique assez pur, en se faisant volontairement membres de la classe ouvrière :

---

4. « Comment le travail abstrait, par opposition au travail concret, pourrait-il ne concerner que l'économiste, et nullement le psychologue, s'il est bien vrai, comme le montre très clairement Marx dans *Le Capital* par exemple, qu'il n'y a pas à proprement parler deux sortes de travail dans la marchandise" – ni non plus, cela va de soi, dans l'homme qui travaille – mais que le travail concret et le travail abstrait sont deux faces du même travail qui s'oppose à lui-même ? Comment l'unité essentielle de ces deux aspects contradictoires du travail pourrait-elle exister dans la marchandise, mais non dans la personnalité du producteur ? Le concept de travail abstrait comme tel correspond aussi à une réalité psychologique concrète : voilà le mot de l'énigme. » Lucien Sève, *Marxisme et théorie de la personnalité*, op. cit., p. 211-212.



les *établis*<sup>5</sup>. Au milieu d'études de médecine dont je réalisais bien le coût qu'elles représentaient pour ma famille, je n'envisageais pas d'y renoncer, mais c'est peut-être le malaise de ne pas aller jusqu'au bout d'un militantisme politique aussi accompli qui me conduisait parfois à enfourcher ma mobylette pour me fondre dans les petits matins de la classe ouvrière : les odeurs de café, les blagues, des aperçus sur des petites tranches de vie, parfois des tracts... Ce besoin d'épaisseur concrète et l'aversion concomitante pour l'identification de la science à la seule pensée réductionniste ne m'ont jamais lâché dans tous les travaux de recherche que j'ai réalisés par la suite.

#### VISITE DES TEXTES

« Derniers feux des trente glorieuses : faux-nez de l'humanisation du travail et spectre d'une authentique démocratie économique. » Ce premier des textes que présente le présent ouvrage a été publié en septembre 1973 dans la revue *Économie et politique*<sup>6</sup>. Il reprenait une intervention orale prononcée

---

5. Le livre plusieurs fois réédité *L'établi* (Paris, Éditions de Minuit, 1978), de Robert Linhart, leader de la Gauche prolétarienne issue de l'Union des Jeunes Communistes marxistes-léninistes où fut voté à l'automne 1967 le principe de ces « établissements », a restitué la densité des expériences humaines que portaient parfois ces pratiques.

6. *Économie et politique*, revue fondée en 1954 par le PCF, était alors dirigée par deux militants qui avaient connu les combats de la Résistance. Henri Jourdain se vantait malicieusement d'avoir fait son université à l'usine Hispano-Suiza, si mon souvenir est bon, en étant placardisé dans une sorte de cagibi d'où il avait une vue sur les détails de la vie d'un atelier à faire pâlir de jalousie tous les sociologues du travail. Et Jean Fabre, ancien haut fonctionnaire en Indochine, militant anticolonialiste et grand chasseur de tigres. La Section économique du PCF, dont cette revue était l'expression, a été pour un certain nombre de militants une sorte de conservatoire où se croisaient des économistes patentés, des responsables politiques et syndicaux et des chercheurs en diverses sciences sociales.

les *établis*<sup>5</sup>. Au milieu d'études de médecine dont je réalisais bien le coût qu'elles représentaient pour ma famille, je n'envisageais pas d'y renoncer, mais c'est peut-être le malaise de ne pas aller jusqu'au bout d'un militantisme politique aussi accompli qui me conduisait parfois à enfourcher ma mobylette pour me fondre dans les petits matins de la classe ouvrière : les odeurs de café, les blagues, des aperçus sur des petites tranches de vie, parfois des tracts... Ce besoin d'épaisseur concrète et l'aversion concomitante pour l'identification de la science à la seule pensée réductionniste ne m'ont jamais lâché dans tous les travaux de recherche que j'ai réalisés par la suite.

#### VISITE DES TEXTES

« Derniers feux des trente glorieuses : faux-nez de l'humanisation du travail et spectre d'une authentique démocratie économique. » Ce premier des textes que présente le présent ouvrage a été publié en septembre 1973 dans la revue *Économie et politique*<sup>6</sup>. Il reprenait une intervention orale prononcée

---

5. Le livre plusieurs fois réédité *L'établi* (Paris, Éditions de Minuit, 1978), de Robert Linhart, leader de la Gauche prolétarienne issue de l'Union des Jeunes Communistes marxistes-léninistes où fut voté à l'automne 1967 le principe de ces « établissements », a restitué la densité des expériences humaines que portaient parfois ces pratiques.

6. *Économie et politique*, revue fondée en 1954 par le PCF, était alors dirigée par deux militants qui avaient connu les combats de la Résistance. Henri Jourdain se vantait malicieusement d'avoir fait son université à l'usine Hispano-Suiza, si mon souvenir est bon, en étant placardisé dans une sorte de cagibi d'où il avait une vue sur les détails de la vie d'un atelier à faire pâlir de jalousie tous les sociologues du travail. Et Jean Fabre, ancien haut fonctionnaire en Indochine, militant anticolonialiste et grand chasseur de tigres. La Section économique du PCF, dont cette revue était l'expression, a été pour un certain nombre de militants une sorte de conservatoire où se croisaient des économistes patentés, des responsables politiques et syndicaux et des chercheurs en diverses sciences sociales.

les *établis*<sup>5</sup>. Au milieu d'études de médecine dont je réalisais bien le coût qu'elles représentaient pour ma famille, je n'envisageais pas d'y renoncer, mais c'est peut-être le malaise de ne pas aller jusqu'au bout d'un militantisme politique aussi accompli qui me conduisait parfois à enfourcher ma mobylette pour me fondre dans les petits matins de la classe ouvrière : les odeurs de café, les blagues, des aperçus sur des petites tranches de vie, parfois des tracts... Ce besoin d'épaisseur concrète et l'aversion concomitante pour l'identification de la science à la seule pensée réductionniste ne m'ont jamais lâché dans tous les travaux de recherche que j'ai réalisés par la suite.

#### VISITE DES TEXTES

« Derniers feux des trente glorieuses : faux-nez de l'humanisation du travail et spectre d'une authentique démocratie économique. » Ce premier des textes que présente le présent ouvrage a été publié en septembre 1973 dans la revue *Économie et politique*<sup>6</sup>. Il reprenait une intervention orale prononcée

---

5. Le livre plusieurs fois réédité *L'établi* (Paris, Éditions de Minuit, 1978), de Robert Linhart, leader de la Gauche prolétarienne issue de l'Union des Jeunes Communistes marxistes-léninistes où fut voté à l'automne 1967 le principe de ces « établissements », a restitué la densité des expériences humaines que portaient parfois ces pratiques.

6. *Économie et politique*, revue fondée en 1954 par le PCF, était alors dirigée par deux militants qui avaient connu les combats de la Résistance. Henri Jourdain se vantait malicieusement d'avoir fait son université à l'usine Hispano-Suiza, si mon souvenir est bon, en étant placardisé dans une sorte de cagibi d'où il avait une vue sur les détails de la vie d'un atelier à faire pâlir de jalousie tous les sociologues du travail. Et Jean Fabre, ancien haut fonctionnaire en Indochine, militant anticolonialiste et grand chasseur de tigres. La Section économique du PCF, dont cette revue était l'expression, a été pour un certain nombre de militants une sorte de conservatoire où se croisaient des économistes patentés, des responsables politiques et syndicaux et des chercheurs en diverses sciences sociales.

les *établis*<sup>5</sup>. Au milieu d'études de médecine dont je réalisais bien le coût qu'elles représentaient pour ma famille, je n'envisageais pas d'y renoncer, mais c'est peut-être le malaise de ne pas aller jusqu'au bout d'un militantisme politique aussi accompli qui me conduisait parfois à enfourcher ma mobylette pour me fondre dans les petits matins de la classe ouvrière : les odeurs de café, les blagues, des aperçus sur des petites tranches de vie, parfois des tracts... Ce besoin d'épaisseur concrète et l'aversion concomitante pour l'identification de la science à la seule pensée réductionniste ne m'ont jamais lâché dans tous les travaux de recherche que j'ai réalisés par la suite.

#### VISITE DES TEXTES

« Derniers feux des trente glorieuses : faux-nez de l'humanisation du travail et spectre d'une authentique démocratie économique. » Ce premier des textes que présente le présent ouvrage a été publié en septembre 1973 dans la revue *Économie et politique*<sup>6</sup>. Il reprenait une intervention orale prononcée

---

5. Le livre plusieurs fois réédité *L'établi* (Paris, Éditions de Minuit, 1978), de Robert Linhart, leader de la Gauche prolétarienne issue de l'Union des Jeunes Communistes marxistes-léninistes où fut voté à l'automne 1967 le principe de ces « établissements », a restitué la densité des expériences humaines que portaient parfois ces pratiques.

6. *Économie et politique*, revue fondée en 1954 par le PCF, était alors dirigée par deux militants qui avaient connu les combats de la Résistance. Henri Jourdain se vantait malicieusement d'avoir fait son université à l'usine Hispano-Suiza, si mon souvenir est bon, en étant placardisé dans une sorte de cagibi d'où il avait une vue sur les détails de la vie d'un atelier à faire pâlir de jalousie tous les sociologues du travail. Et Jean Fabre, ancien haut fonctionnaire en Indochine, militant anticolonialiste et grand chasseur de tigres. La Section économique du PCF, dont cette revue était l'expression, a été pour un certain nombre de militants une sorte de conservatoire où se croisaient des économistes patentés, des responsables politiques et syndicaux et des chercheurs en diverses sciences sociales.

dans un colloque du PCF intitulé : *Sur la gestion des entreprises dans une démocratie avancée puis dans une France socialiste*. Cette rencontre était présidée par le secrétaire général du PCF, Georges Marchais, dans une période où, pour certains dont j'étais, l'Eurocommunisme paraissait une voie possible vers une transformation socialiste à l'Ouest et une démocratisation concomitante à l'Est.

Cinq ans après 1968, la pensée libérale de gauche avait conquis de nouveaux espaces. Dans une stratégie qui ne devait pas tout à l'improvisation, la CFDT avait fait du printemps des *Lip*, et pour des années, un grand symbole de l'initiative ouvrière, projetant par la même occasion un effet de grisaille sur les pratiques de la CGT, plus traditionnellement construites sur l'affrontement Capital-Travail. Dans l'entité PCF-CGT où je prononçais cette intervention, la question du rapport entre l'organisation et le sens subjectif du travail humain apparaissait comme un terrain miné, l'un des nids du réformisme. Ce point de vue, que je ne partageais pas, était cependant conforté par les faux-nez humanistes dont se paraît le capitalisme à la veille de plonger dans le grand bain mondial du néolibéralisme<sup>7</sup>. Dès la page de *Gaullie* tournée en 1969, Georges Pompidou, dans son style madré, avait posé ce thème de l'humanisation du travail comme une toute grande affaire de sa présidence. Selon ses déclarations, il en allait de la restauration des bases de la société démocratique – c'est-à-dire capitaliste – en apportant aux travailleurs la promesse d'un supplément d'âme puisé dans les bréviaires libéraux du nouveau management. L'article dont le lecteur lira un large extrait mettait en valeur la question du sens du travail.

---

7. Cet article est paru pratiquement au moment du coup d'État « de Pinochet », c'est-à-dire dans le premier acte d'un moment du monde dont nous voyons les effets tous les jours. Naturellement ni moi ni personne de ma connaissance n'a eu alors la moindre anticipation du fait que l'horreur qui s'est alors abattue sur le Chili était le point de départ d'une régression culturelle mondiale avec une bascule générale dans le capitalisme dit parfois « hyperfinanciarisé ».

dans un colloque du PCF intitulé : *Sur la gestion des entreprises dans une démocratie avancée puis dans une France socialiste*. Cette rencontre était présidée par le secrétaire général du PCF, Georges Marchais, dans une période où, pour certains dont j'étais, l'Eurocommunisme paraissait une voie possible vers une transformation socialiste à l'Ouest et une démocratisation concomitante à l'Est.

Cinq ans après 1968, la pensée libérale de gauche avait conquis de nouveaux espaces. Dans une stratégie qui ne devait pas tout à l'improvisation, la CFDT avait fait du printemps des *Lip*, et pour des années, un grand symbole de l'initiative ouvrière, projetant par la même occasion un effet de grisaille sur les pratiques de la CGT, plus traditionnellement construites sur l'affrontement Capital-Travail. Dans l'entité PCF-CGT où je prononçais cette intervention, la question du rapport entre l'organisation et le sens subjectif du travail humain apparaissait comme un terrain miné, l'un des nids du réformisme. Ce point de vue, que je ne partageais pas, était cependant conforté par les faux-nez humanistes dont se paraît le capitalisme à la veille de plonger dans le grand bain mondial du néolibéralisme<sup>7</sup>. Dès la page de *Gaullie* tournée en 1969, Georges Pompidou, dans son style madré, avait posé ce thème de l'humanisation du travail comme une toute grande affaire de sa présidence. Selon ses déclarations, il en allait de la restauration des bases de la société démocratique – c'est-à-dire capitaliste – en apportant aux travailleurs la promesse d'un supplément d'âme puisé dans les bréviaires libéraux du nouveau management. L'article dont le lecteur lira un large extrait mettait en valeur la question du sens du travail.

---

7. Cet article est paru pratiquement au moment du coup d'État « de Pinochet », c'est-à-dire dans le premier acte d'un moment du monde dont nous voyons les effets tous les jours. Naturellement ni moi ni personne de ma connaissance n'a eu alors la moindre anticipation du fait que l'horreur qui s'est alors abattue sur le Chili était le point de départ d'une régression culturelle mondiale avec une bascule générale dans le capitalisme dit parfois « hyperfinanciarisé ».

dans un colloque du PCF intitulé : *Sur la gestion des entreprises dans une démocratie avancée puis dans une France socialiste*. Cette rencontre était présidée par le secrétaire général du PCF, Georges Marchais, dans une période où, pour certains dont j'étais, l'Eurocommunisme paraissait une voie possible vers une transformation socialiste à l'Ouest et une démocratisation concomitante à l'Est.

Cinq ans après 1968, la pensée libérale de gauche avait conquis de nouveaux espaces. Dans une stratégie qui ne devait pas tout à l'improvisation, la CFDT avait fait du printemps des *Lip*, et pour des années, un grand symbole de l'initiative ouvrière, projetant par la même occasion un effet de grisaille sur les pratiques de la CGT, plus traditionnellement construites sur l'affrontement Capital-Travail. Dans l'entité PCF-CGT où je prononçais cette intervention, la question du rapport entre l'organisation et le sens subjectif du travail humain apparaissait comme un terrain miné, l'un des nids du réformisme. Ce point de vue, que je ne partageais pas, était cependant conforté par les faux-nez humanistes dont se paraît le capitalisme à la veille de plonger dans le grand bain mondial du néolibéralisme<sup>7</sup>. Dès la page de *Gaullie* tournée en 1969, Georges Pompidou, dans son style madré, avait posé ce thème de l'humanisation du travail comme une toute grande affaire de sa présidence. Selon ses déclarations, il en allait de la restauration des bases de la société démocratique – c'est-à-dire capitaliste – en apportant aux travailleurs la promesse d'un supplément d'âme puisé dans les bréviaires libéraux du nouveau management. L'article dont le lecteur lira un large extrait mettait en valeur la question du sens du travail.

---

7. Cet article est paru pratiquement au moment du coup d'État « de Pinochet », c'est-à-dire dans le premier acte d'un moment du monde dont nous voyons les effets tous les jours. Naturellement ni moi ni personne de ma connaissance n'a eu alors la moindre anticipation du fait que l'horreur qui s'est alors abattue sur le Chili était le point de départ d'une régression culturelle mondiale avec une bascule générale dans le capitalisme dit parfois « hyperfinanciarisé ».

dans un colloque du PCF intitulé : *Sur la gestion des entreprises dans une démocratie avancée puis dans une France socialiste*. Cette rencontre était présidée par le secrétaire général du PCF, Georges Marchais, dans une période où, pour certains dont j'étais, l'Eurocommunisme paraissait une voie possible vers une transformation socialiste à l'Ouest et une démocratisation concomitante à l'Est.

Cinq ans après 1968, la pensée libérale de gauche avait conquis de nouveaux espaces. Dans une stratégie qui ne devait pas tout à l'improvisation, la CFDT avait fait du printemps des *Lip*, et pour des années, un grand symbole de l'initiative ouvrière, projetant par la même occasion un effet de grisaille sur les pratiques de la CGT, plus traditionnellement construites sur l'affrontement Capital-Travail. Dans l'entité PCF-CGT où je prononçais cette intervention, la question du rapport entre l'organisation et le sens subjectif du travail humain apparaissait comme un terrain miné, l'un des nids du réformisme. Ce point de vue, que je ne partageais pas, était cependant conforté par les faux-nez humanistes dont se paraît le capitalisme à la veille de plonger dans le grand bain mondial du néolibéralisme<sup>7</sup>. Dès la page de *Gaullie* tournée en 1969, Georges Pompidou, dans son style madré, avait posé ce thème de l'humanisation du travail comme une toute grande affaire de sa présidence. Selon ses déclarations, il en allait de la restauration des bases de la société démocratique – c'est-à-dire capitaliste – en apportant aux travailleurs la promesse d'un supplément d'âme puisé dans les bréviaires libéraux du nouveau management. L'article dont le lecteur lira un large extrait mettait en valeur la question du sens du travail.

---

7. Cet article est paru pratiquement au moment du coup d'État « de Pinochet », c'est-à-dire dans le premier acte d'un moment du monde dont nous voyons les effets tous les jours. Naturellement ni moi ni personne de ma connaissance n'a eu alors la moindre anticipation du fait que l'horreur qui s'est alors abattue sur le Chili était le point de départ d'une régression culturelle mondiale avec une bascule générale dans le capitalisme dit parfois « hyperfinanciarisé ».



Le texte « La science et le taylorisme » a été publié en 1978 sous le titre « Les pratiques scientifiques dans le champ du travail industriel, la crise du modèle taylorien » dans la revue *La pensée*, fondée en 1939 par Paul Langevin, Georges Politzer, Marcel Prenant et Henri Wallon : une ascendance qui obligeait !

Ce texte se situe chronologiquement entre une thèse de médecine dont seulement une petite partie fut présentée<sup>8</sup>, et mon premier livre, *Le taylorisme, une folie rationnelle ?*, préfacé par Maurice Godelier<sup>9</sup>.

Dans cet article pour *La pensée*, je parlais d'un non-dit encombrant : la supposée science de l'organisation du travail (OST) que prétendait être le taylorisme était tout le contraire de la

---

8. Cette thèse, initialement intitulée *Problèmes de psychopathologie et organisation du travail*, comportait deux parties. La première était une perspective historique composée d'un point de vue argumenté sur l'hygiénisme français, d'une lecture du *Capital* de Karl Marx en ce qu'il était pertinent avec les questions de la subjectivité dans le travail industriel, d'un point de vue sur l'avènement de la physiologie du travail et le taylorisme, et enfin de deux autres développements : l'un sur le mouvement dit « *du facteur humain* » et l'autre sur les courants alors récents du *management moderne*. Les travaux de Louis le Guillant, Jean-Jacques Moscovitz, Jean Bégoïn et Henri Desoille, et les études menées dans le Laboratoire d'ergonomie du CNAM dirigé par Alain Wisner et dans les centres de recherche de la CGT et le CFTD étaient mis à contribution. Elle intégrait aussi les résultats de deux recherches personnelles menées en concertation avec des organisations syndicales : à l'imprimerie Crété de Corbeil-Essonnes, et dans l'usine Renault de l'île Seguin. Mais l'exigence faite aux étudiants par l'administration de fournir leur thèse en cent dix exemplaires m'amena à choisir l'équilibre précaire de mon ménage contre une dépense aussi somptuaire que celle qui correspondait à une telle édition. Ma thèse fut donc présentée considérablement réduite, en même temps que son titre en était copieusement allongé.

9. Bernard Doray, *Le taylorisme, une folie rationnelle ?*, Paris, Dunod, 1981, 182 pages, non réédité, excellemment traduit en anglais par David Macey : *From Taylorism to Fordism, a Rational Madness*, Free Association Books, 1988, 229 pages.

Le texte « La science et le taylorisme » a été publié en 1978 sous le titre « Les pratiques scientifiques dans le champ du travail industriel, la crise du modèle taylorien » dans la revue *La pensée*, fondée en 1939 par Paul Langevin, Georges Politzer, Marcel Prenant et Henri Wallon : une ascendance qui obligeait !

Ce texte se situe chronologiquement entre une thèse de médecine dont seulement une petite partie fut présentée<sup>8</sup>, et mon premier livre, *Le taylorisme, une folie rationnelle ?*, préfacé par Maurice Godelier<sup>9</sup>.

Dans cet article pour *La pensée*, je parlais d'un non-dit encombrant : la supposée science de l'organisation du travail (OST) que prétendait être le taylorisme était tout le contraire de la

---

8. Cette thèse, initialement intitulée *Problèmes de psychopathologie et organisation du travail*, comportait deux parties. La première était une perspective historique composée d'un point de vue argumenté sur l'hygiénisme français, d'une lecture du *Capital* de Karl Marx en ce qu'il était pertinent avec les questions de la subjectivité dans le travail industriel, d'un point de vue sur l'avènement de la physiologie du travail et le taylorisme, et enfin de deux autres développements : l'un sur le mouvement dit « *du facteur humain* » et l'autre sur les courants alors récents du *management moderne*. Les travaux de Louis le Guillant, Jean-Jacques Moscovitz, Jean Bégoïn et Henri Desoille, et les études menées dans le Laboratoire d'ergonomie du CNAM dirigé par Alain Wisner et dans les centres de recherche de la CGT et le CFTD étaient mis à contribution. Elle intégrait aussi les résultats de deux recherches personnelles menées en concertation avec des organisations syndicales : à l'imprimerie Crété de Corbeil-Essonnes, et dans l'usine Renault de l'île Seguin. Mais l'exigence faite aux étudiants par l'administration de fournir leur thèse en cent dix exemplaires m'amena à choisir l'équilibre précaire de mon ménage contre une dépense aussi somptuaire que celle qui correspondait à une telle édition. Ma thèse fut donc présentée considérablement réduite, en même temps que son titre en était copieusement allongé.

9. Bernard Doray, *Le taylorisme, une folie rationnelle ?*, Paris, Dunod, 1981, 182 pages, non réédité, excellemment traduit en anglais par David Macey : *From Taylorism to Fordism, a Rational Madness*, Free Association Books, 1988, 229 pages.

Le texte « La science et le taylorisme » a été publié en 1978 sous le titre « Les pratiques scientifiques dans le champ du travail industriel, la crise du modèle taylorien » dans la revue *La pensée*, fondée en 1939 par Paul Langevin, Georges Politzer, Marcel Prenant et Henri Wallon : une ascendance qui obligeait !

Ce texte se situe chronologiquement entre une thèse de médecine dont seulement une petite partie fut présentée<sup>8</sup>, et mon premier livre, *Le taylorisme, une folie rationnelle ?*, préfacé par Maurice Godelier<sup>9</sup>.

Dans cet article pour *La pensée*, je parlais d'un non-dit encombrant : la supposée science de l'organisation du travail (OST) que prétendait être le taylorisme était tout le contraire de la

---

8. Cette thèse, initialement intitulée *Problèmes de psychopathologie et organisation du travail*, comportait deux parties. La première était une perspective historique composée d'un point de vue argumenté sur l'hygiénisme français, d'une lecture du *Capital* de Karl Marx en ce qu'il était pertinent avec les questions de la subjectivité dans le travail industriel, d'un point de vue sur l'avènement de la physiologie du travail et le taylorisme, et enfin de deux autres développements : l'un sur le mouvement dit « *du facteur humain* » et l'autre sur les courants alors récents du *management moderne*. Les travaux de Louis le Guillant, Jean-Jacques Moscovitz, Jean Bégoïn et Henri Desoille, et les études menées dans le Laboratoire d'ergonomie du CNAM dirigé par Alain Wisner et dans les centres de recherche de la CGT et le CFTD étaient mis à contribution. Elle intégrait aussi les résultats de deux recherches personnelles menées en concertation avec des organisations syndicales : à l'imprimerie Crété de Corbeil-Essonnes, et dans l'usine Renault de l'île Seguin. Mais l'exigence faite aux étudiants par l'administration de fournir leur thèse en cent dix exemplaires m'amena à choisir l'équilibre précaire de mon ménage contre une dépense aussi somptuaire que celle qui correspondait à une telle édition. Ma thèse fut donc présentée considérablement réduite, en même temps que son titre en était copieusement allongé.

9. Bernard Doray, *Le taylorisme, une folie rationnelle ?*, Paris, Dunod, 1981, 182 pages, non réédité, excellemment traduit en anglais par David Macey : *From Taylorism to Fordism, a Rational Madness*, Free Association Books, 1988, 229 pages.

Le texte « La science et le taylorisme » a été publié en 1978 sous le titre « Les pratiques scientifiques dans le champ du travail industriel, la crise du modèle taylorien » dans la revue *La pensée*, fondée en 1939 par Paul Langevin, Georges Politzer, Marcel Prenant et Henri Wallon : une ascendance qui obligeait !

Ce texte se situe chronologiquement entre une thèse de médecine dont seulement une petite partie fut présentée<sup>8</sup>, et mon premier livre, *Le taylorisme, une folie rationnelle ?*, préfacé par Maurice Godelier<sup>9</sup>.

Dans cet article pour *La pensée*, je parlais d'un non-dit encombrant : la supposée science de l'organisation du travail (OST) que prétendait être le taylorisme était tout le contraire de la

---

8. Cette thèse, initialement intitulée *Problèmes de psychopathologie et organisation du travail*, comportait deux parties. La première était une perspective historique composée d'un point de vue argumenté sur l'hygiénisme français, d'une lecture du *Capital* de Karl Marx en ce qu'il était pertinent avec les questions de la subjectivité dans le travail industriel, d'un point de vue sur l'avènement de la physiologie du travail et le taylorisme, et enfin de deux autres développements : l'un sur le mouvement dit « *du facteur humain* » et l'autre sur les courants alors récents du *management moderne*. Les travaux de Louis le Guillant, Jean-Jacques Moscovitz, Jean Bégoïn et Henri Desoille, et les études menées dans le Laboratoire d'ergonomie du CNAM dirigé par Alain Wisner et dans les centres de recherche de la CGT et le CFTD étaient mis à contribution. Elle intégrait aussi les résultats de deux recherches personnelles menées en concertation avec des organisations syndicales : à l'imprimerie Crété de Corbeil-Essonnes, et dans l'usine Renault de l'île Seguin. Mais l'exigence faite aux étudiants par l'administration de fournir leur thèse en cent dix exemplaires m'amena à choisir l'équilibre précaire de mon ménage contre une dépense aussi somptuaire que celle qui correspondait à une telle édition. Ma thèse fut donc présentée considérablement réduite, en même temps que son titre en était copieusement allongé.

9. Bernard Doray, *Le taylorisme, une folie rationnelle ?*, Paris, Dunod, 1981, 182 pages, non réédité, excellemment traduit en anglais par David Macey : *From Taylorism to Fordism, a Rational Madness*, Free Association Books, 1988, 229 pages.

démarche scientifique, puisqu'elle paraît du voile vertueux d'une soi-disant application des sciences fondamentales, une technique rapace de récupération des temps salariés non immédiatement utiles. Cette nouvelle rationalité ne tenait aucun compte de ce que j'appelais les « besoins humains », et elle était déterminée par une emprise renforcée de la finance sur la production des conditions matérielles de la reproduction de la société. Le négociant qui commerçait des produits finis était supplanté par le manufacturier qui s'intitulait « fabricant » non parce qu'il fabriquait quoi que ce soit de matériel et d'utile, mais parce qu'il régnait sur un dispositif qui permettait de détourner à son profit la source même de cette « matière métaphysique » inventée par les hommes pour échanger leurs œuvres : l'argent. Au fond, le taylorisme était l'âge boutonneux d'un processus qui n'a cessé de mûrir dans le monde capitaliste, jusqu'à aujourd'hui, avec ce que j'ai appelé le passage du capitalisme de production (ou « capitalisme saprophyte ») au capitalisme proprement « déliant » : voir plus loin).

Cette défaite des anciens savoir-faire prenait la forme d'une déroute de la culture quand elle ne laissait plus place qu'au bestiaire et au corps-machinique. Ainsi, Taylor, avec son « homme-bœuf », « comparable à un gorille », ou à « une petite mule », homme dénommé car invariablement appelé « John », exhibait l'obscénité du programme de son invention. Le scientisme, avec son aversion pour la complexité et la singularité, se prêtait déjà à une déshumanisation de ses objets humains. Il en sortit, certes, de puissantes ouvertures de la pensée<sup>10</sup>, mais celles-ci restaient collées aux logiques de l'exploitation des corps productifs et des ressources naturelles. Cette sorte de pensée a accompagné l'arc des exactions qui ont emboîté le pas à l'expansion du capitalisme dans sa phase industrielle et coloniale.

---

10. Pensons ici à la capture des gestes de l'homme réduits à une série de points sur les chronophotographies d'un Étienne-Jules Marey.

démarche scientifique, puisqu'elle paraît du voile vertueux d'une soi-disant application des sciences fondamentales, une technique rapace de récupération des temps salariés non immédiatement utiles. Cette nouvelle rationalité ne tenait aucun compte de ce que j'appelais les « besoins humains », et elle était déterminée par une emprise renforcée de la finance sur la production des conditions matérielles de la reproduction de la société. Le négociant qui commerçait des produits finis était supplanté par le manufacturier qui s'intitulait « fabricant » non parce qu'il fabriquait quoi que ce soit de matériel et d'utile, mais parce qu'il régnait sur un dispositif qui permettait de détourner à son profit la source même de cette « matière métaphysique » inventée par les hommes pour échanger leurs œuvres : l'argent. Au fond, le taylorisme était l'âge boutonneux d'un processus qui n'a cessé de mûrir dans le monde capitaliste, jusqu'à aujourd'hui, avec ce que j'ai appelé le passage du capitalisme de production (ou « capitalisme saprophyte ») au capitalisme proprement « déliquant » : voir plus loin).

Cette défaite des anciens savoir-faire prenait la forme d'une déroute de la culture quand elle ne laissait plus place qu'au bestiaire et au corps-machinique. Ainsi, Taylor, avec son « homme-bœuf », « comparable à un gorille », ou à « une petite mule », homme dénommé car invariablement appelé « John », exhibait l'obscénité du programme de son invention. Le scientisme, avec son aversion pour la complexité et la singularité, se prêtait déjà à une déshumanisation de ses objets humains. Il en sortit, certes, de puissantes ouvertures de la pensée<sup>10</sup>, mais celles-ci restaient collées aux logiques de l'exploitation des corps productifs et des ressources naturelles. Cette sorte de pensée a accompagné l'arc des exactions qui ont emboîté le pas à l'expansion du capitalisme dans sa phase industrielle et coloniale.

---

10. Pensons ici à la capture des gestes de l'homme réduits à une série de points sur les chronophotographies d'un Étienne-Jules Marey.

démarche scientifique, puisqu'elle paraît du voile vertueux d'une soi-disant application des sciences fondamentales, une technique rapace de récupération des temps salariés non immédiatement utiles. Cette nouvelle rationalité ne tenait aucun compte de ce que j'appelais les « besoins humains », et elle était déterminée par une emprise renforcée de la finance sur la production des conditions matérielles de la reproduction de la société. Le négociant qui commerçait des produits finis était supplanté par le manufacturier qui s'intitulait « fabricant » non parce qu'il fabriquait quoi que ce soit de matériel et d'utile, mais parce qu'il régnait sur un dispositif qui permettait de détourner à son profit la source même de cette « matière métaphysique » inventée par les hommes pour échanger leurs œuvres : l'argent. Au fond, le taylorisme était l'âge boutonneux d'un processus qui n'a cessé de mûrir dans le monde capitaliste, jusqu'à aujourd'hui, avec ce que j'ai appelé le passage du capitalisme de production (ou « capitalisme saprophyte ») au capitalisme proprement « déliant » : voir plus loin).

Cette défaite des anciens savoir-faire prenait la forme d'une déroute de la culture quand elle ne laissait plus place qu'au bestiaire et au corps-machinique. Ainsi, Taylor, avec son « homme-bœuf », « comparable à un gorille », ou à « une petite mule », homme dénommé car invariablement appelé « John », exhibait l'obscénité du programme de son invention. Le scientisme, avec son aversion pour la complexité et la singularité, se prêtait déjà à une déshumanisation de ses objets humains. Il en sortit, certes, de puissantes ouvertures de la pensée<sup>10</sup>, mais celles-ci restaient collées aux logiques de l'exploitation des corps productifs et des ressources naturelles. Cette sorte de pensée a accompagné l'arc des exactions qui ont emboîté le pas à l'expansion du capitalisme dans sa phase industrielle et coloniale.

---

10. Pensons ici à la capture des gestes de l'homme réduits à une série de points sur les chronophotographies d'un Étienne-Jules Marey.

démarche scientifique, puisqu'elle paraît du voile vertueux d'une soi-disant application des sciences fondamentales, une technique rapace de récupération des temps salariés non immédiatement utiles. Cette nouvelle rationalité ne tenait aucun compte de ce que j'appelais les « besoins humains », et elle était déterminée par une emprise renforcée de la finance sur la production des conditions matérielles de la reproduction de la société. Le négociant qui commerçait des produits finis était supplanté par le manufacturier qui s'intitulait « fabricant » non parce qu'il fabriquait quoi que ce soit de matériel et d'utile, mais parce qu'il régnait sur un dispositif qui permettait de détourner à son profit la source même de cette « matière métaphysique » inventée par les hommes pour échanger leurs œuvres : l'argent. Au fond, le taylorisme était l'âge boutonneux d'un processus qui n'a cessé de mûrir dans le monde capitaliste, jusqu'à aujourd'hui, avec ce que j'ai appelé le passage du capitalisme de production (ou « capitalisme saprophyte ») au capitalisme proprement « déliant » : voir plus loin).

Cette défaite des anciens savoir-faire prenait la forme d'une déroute de la culture quand elle ne laissait plus place qu'au bestiaire et au corps-machinique. Ainsi, Taylor, avec son « homme-bœuf », « comparable à un gorille », ou à « une petite mule », homme dénommé car invariablement appelé « John », exhibait l'obscénité du programme de son invention. Le scientisme, avec son aversion pour la complexité et la singularité, se prêtait déjà à une déshumanisation de ses objets humains. Il en sortit, certes, de puissantes ouvertures de la pensée<sup>10</sup>, mais celles-ci restaient collées aux logiques de l'exploitation des corps productifs et des ressources naturelles. Cette sorte de pensée a accompagné l'arc des exactions qui ont emboîté le pas à l'expansion du capitalisme dans sa phase industrielle et coloniale.

---

10. Pensons ici à la capture des gestes de l'homme réduits à une série de points sur les chronophotographies d'un Étienne-Jules Marey.



Ainsi, par-delà leurs différences, une certaine communauté de pensée de l'humain réunissait Jules Amar et Taylor, le premier confiant à Henry Le Chatelier, qui en fit part dans la préface de son *Moteur humain*<sup>11</sup>, que le sujet désirable qu'Amar était allé chercher de l'autre côté de la Méditerranée, le « portefaix d'Alger », était ce qu'il avait trouvé de plus approchant de l'homme taylorien qui présente « le tempérament physique et moral du bœuf ». Mais cette représentation animalière de l'exploité décroché de la culture n'était pas éloignée non plus du « Maghrébin » criminel et apathique, gouverné par son cerveau reptilien, qu'au même moment Antoine Porot commençait à mettre au centre des travaux de ce qui s'appela l'École psychiatrique d'Alger<sup>12</sup>.

Faut-il tout jeter de ce brouet si peu ragoûtant ? L'intérêt réapparaît pour nous quand se démasque le défaut, le moment précis où Taylor confesse avoir été mis en échec par le réel. Après un temps d'expectation remarquablement long qui montre probablement l'intensité de sa croyance en la bonté de la Providence au regard du profit privé, Taylor se résolut à séparer la dépense énergétique directement utile au travail et la dépense énergétique brute d'une personne qui travaille. Il fallut bien considérer, par exemple, qu'un porteur de gueuse de fonte qui tenait sa charge sans bouger en attendant un ordre, ne produisait rien mais se fatiguait tout de même. De ce fait, aucune science de la nature ne pouvait livrer le modèle d'un énergumène humain qui sacrifierait la totalité de son énergie vitale dans des tâches directement utiles à son patron. La plus-value dans

---

11. Jules Amar, *Le moteur humain et les bases scientifiques du travail professionnel*, Paris, Dunod, 1914.

12. Pour ce que l'on peut dire aujourd'hui de ce que fut cette école psychiatrique ouvertement raciste qui garda longtemps son influence (le manuel psychiatrique de Porot, « *le Porot* » pour les étudiants en médecine, avait encore cours dans les facultés de la République dans les années 1970), voir Bernard Doray, *La dignité*, Pantin, La Dispute, 2006, p. 68-70.

Ainsi, par-delà leurs différences, une certaine communauté de pensée de l'humain réunissait Jules Amar et Taylor, le premier confiant à Henry Le Chatelier, qui en fit part dans la préface de son *Moteur humain*<sup>11</sup>, que le sujet désirable qu'Amar était allé chercher de l'autre côté de la Méditerranée, le « portefaix d'Alger », était ce qu'il avait trouvé de plus approchant de l'homme taylorien qui présente « le tempérament physique et moral du bœuf ». Mais cette représentation animalière de l'exploité décroché de la culture n'était pas éloignée non plus du « Maghrébin » criminel et apathique, gouverné par son cerveau reptilien, qu'au même moment Antoine Porot commençait à mettre au centre des travaux de ce qui s'appela l'École psychiatrique d'Alger<sup>12</sup>.

Faut-il tout jeter de ce brouet si peu ragoûtant ? L'intérêt réapparaît pour nous quand se démasque le défaut, le moment précis où Taylor confesse avoir été mis en échec par le réel. Après un temps d'expectation remarquablement long qui montre probablement l'intensité de sa croyance en la bonté de la Providence au regard du profit privé, Taylor se résolut à séparer la dépense énergétique directement utile au travail et la dépense énergétique brute d'une personne qui travaille. Il fallut bien considérer, par exemple, qu'un porteur de gueuse de fonte qui tenait sa charge sans bouger en attendant un ordre, ne produisait rien mais se fatiguait tout de même. De ce fait, aucune science de la nature ne pouvait livrer le modèle d'un énergumène humain qui sacrifierait la totalité de son énergie vitale dans des tâches directement utiles à son patron. La plus-value dans

---

11. Jules Amar, *Le moteur humain et les bases scientifiques du travail professionnel*, Paris, Dunod, 1914.

12. Pour ce que l'on peut dire aujourd'hui de ce que fut cette école psychiatrique ouvertement raciste qui garda longtemps son influence (le manuel psychiatrique de Porot, « *le Porot* » pour les étudiants en médecine, avait encore cours dans les facultés de la République dans les années 1970), voir Bernard Doray, *La dignité*, Pantin, La Dispute, 2006, p. 68-70.

Ainsi, par-delà leurs différences, une certaine communauté de pensée de l'humain réunissait Jules Amar et Taylor, le premier confiant à Henry Le Chatelier, qui en fit part dans la préface de son *Moteur humain*<sup>11</sup>, que le sujet désirable qu'Amar était allé chercher de l'autre côté de la Méditerranée, le « portefaix d'Alger », était ce qu'il avait trouvé de plus approchant de l'homme taylorien qui présente « le tempérament physique et moral du bœuf ». Mais cette représentation animalière de l'exploité décroché de la culture n'était pas éloignée non plus du « Maghrébin » criminel et apathique, gouverné par son cerveau reptilien, qu'au même moment Antoine Porot commençait à mettre au centre des travaux de ce qui s'appela l'École psychiatrique d'Alger<sup>12</sup>.

Faut-il tout jeter de ce brouet si peu ragoûtant ? L'intérêt réapparaît pour nous quand se démasque le défaut, le moment précis où Taylor confesse avoir été mis en échec par le réel. Après un temps d'expectation remarquablement long qui montre probablement l'intensité de sa croyance en la bonté de la Providence au regard du profit privé, Taylor se résolut à séparer la dépense énergétique directement utile au travail et la dépense énergétique brute d'une personne qui travaille. Il fallut bien considérer, par exemple, qu'un porteur de gueuse de fonte qui tenait sa charge sans bouger en attendant un ordre, ne produisait rien mais se fatiguait tout de même. De ce fait, aucune science de la nature ne pouvait livrer le modèle d'un énergumène humain qui sacrifierait la totalité de son énergie vitale dans des tâches directement utiles à son patron. La plus-value dans

---

11. Jules Amar, *Le moteur humain et les bases scientifiques du travail professionnel*, Paris, Dunod, 1914.

12. Pour ce que l'on peut dire aujourd'hui de ce que fut cette école psychiatrique ouvertement raciste qui garda longtemps son influence (le manuel psychiatrique de Porot, « *le Porot* » pour les étudiants en médecine, avait encore cours dans les facultés de la République dans les années 1970), voir Bernard Doray, *La dignité*, Pantin, La Dispute, 2006, p. 68-70.

Ainsi, par-delà leurs différences, une certaine communauté de pensée de l'humain réunissait Jules Amar et Taylor, le premier confiant à Henry Le Chatelier, qui en fit part dans la préface de son *Moteur humain*<sup>11</sup>, que le sujet désirable qu'Amar était allé chercher de l'autre côté de la Méditerranée, le « portefaix d'Alger », était ce qu'il avait trouvé de plus approchant de l'homme taylorien qui présente « le tempérament physique et moral du bœuf ». Mais cette représentation animalière de l'exploité décroché de la culture n'était pas éloignée non plus du « Maghrébin » criminel et apathique, gouverné par son cerveau reptilien, qu'au même moment Antoine Porot commençait à mettre au centre des travaux de ce qui s'appela l'École psychiatrique d'Alger<sup>12</sup>.

Faut-il tout jeter de ce brouet si peu ragoûtant ? L'intérêt réapparaît pour nous quand se démasque le défaut, le moment précis où Taylor confesse avoir été mis en échec par le réel. Après un temps d'expectation remarquablement long qui montre probablement l'intensité de sa croyance en la bonté de la Providence au regard du profit privé, Taylor se résolut à séparer la dépense énergétique directement utile au travail et la dépense énergétique brute d'une personne qui travaille. Il fallut bien considérer, par exemple, qu'un porteur de gueuse de fonte qui tenait sa charge sans bouger en attendant un ordre, ne produisait rien mais se fatiguait tout de même. De ce fait, aucune science de la nature ne pouvait livrer le modèle d'un énergumène humain qui sacrifierait la totalité de son énergie vitale dans des tâches directement utiles à son patron. La plus-value dans

---

11. Jules Amar, *Le moteur humain et les bases scientifiques du travail professionnel*, Paris, Dunod, 1914.

12. Pour ce que l'on peut dire aujourd'hui de ce que fut cette école psychiatrique ouvertement raciste qui garda longtemps son influence (le manuel psychiatrique de Porot, « *le Porot* » pour les étudiants en médecine, avait encore cours dans les facultés de la République dans les années 1970), voir Bernard Doray, *La dignité*, Pantin, La Dispute, 2006, p. 68-70.

la grande industrie moderne n'était pas un jus qui coulait dans une rigole comme la gomme des hévéas.

L'article *La science et le taylorisme* se terminait par la nécessité d'une ergonomie autonome, qui intégrerait démocratiquement le point de vue des travailleurs et prendrait en considération les dimensions de dignité et de responsabilité des acteurs réels de la production réelle. De ce point de vue, dans ces temps optimistes, il m'apparaissait urgent de curer jusque dans leurs dernières séquelles les modèles comportementalistes, biomécaniques et bioénergétiques venus du taylorisme.

Le texte titré « Chômage et existence » a été une contribution à une recherche du Centre de recherches de la CGT intitulée *Chômage et santé* (G. de Bernis, J.-L. Moynot, J. Magniadas et coll., 1980). Ce texte n'a pas été rédigé pour une publication et j'y ai porté un bon nombre de modifications qui en rendent la lecture plus fluide sans embellir l'état de mon cheminement théorique de l'époque. Ce document nous fait entrer dans le vif d'une recherche sur la violence d'un désœuvrement forcé.

Il s'agissait d'un collectif d'imprimeurs victimes d'un licenciement collectif et engagés depuis quatre années dans une lutte déterminée pour refuser la liquidation de leur entreprise. Cette situation extraordinaire était pleine de sens pour le présent d'alors et pour le futur qui est devenu la banalité aujourd'hui. Des actionnaires détruisent un outil industriel, hommes et machines confondus, dont ils n'ont pratiquement aucune connaissance concrète, pour réaliser une opération financière, à moins que cette décision ait été parrainée par le politique d'État.

Outre le fait que ces imprimeurs étaient en général très qualifiés, le produit de leur travail était, dans tous les sens du terme, une institution populaire. En effet, les indicateurs d'horaires de trains Chaix existaient dès 1850, et à la suite de la nationalisation de la SNCF par le Front populaire, l'imprimerie Chaix eut le monopole du genre dans toute la France. On parlera alors du « Chaix » comme on disait « l'horloge parlante ».

la grande industrie moderne n'était pas un jus qui coulait dans une rigole comme la gomme des hévéas.

L'article *La science et le taylorisme* se terminait par la nécessité d'une ergonomie autonome, qui intégrerait démocratiquement le point de vue des travailleurs et prendrait en considération les dimensions de dignité et de responsabilité des acteurs réels de la production réelle. De ce point de vue, dans ces temps optimistes, il m'apparaissait urgent de curer jusque dans leurs dernières séquelles les modèles comportementalistes, biomécaniques et bioénergétiques venus du taylorisme.

Le texte titré « Chômage et existence » a été une contribution à une recherche du Centre de recherches de la CGT intitulée *Chômage et santé* (G. de Bernis, J.-L. Moynet, J. Magniadas et coll., 1980). Ce texte n'a pas été rédigé pour une publication et j'y ai porté un bon nombre de modifications qui en rendent la lecture plus fluide sans embellir l'état de mon cheminement théorique de l'époque. Ce document nous fait entrer dans le vif d'une recherche sur la violence d'un désœuvrement forcé.

Il s'agissait d'un collectif d'imprimeurs victimes d'un licenciement collectif et engagés depuis quatre années dans une lutte déterminée pour refuser la liquidation de leur entreprise. Cette situation extraordinaire était pleine de sens pour le présent d'alors et pour le futur qui est devenu la banalité aujourd'hui. Des actionnaires détruisent un outil industriel, hommes et machines confondus, dont ils n'ont pratiquement aucune connaissance concrète, pour réaliser une opération financière, à moins que cette décision ait été parrainée par le politique d'État.

Outre le fait que ces imprimeurs étaient en général très qualifiés, le produit de leur travail était, dans tous les sens du terme, une institution populaire. En effet, les indicateurs d'horaires de trains Chaix existaient dès 1850, et à la suite de la nationalisation de la SNCF par le Front populaire, l'imprimerie Chaix eut le monopole du genre dans toute la France. On parlera alors du « Chaix » comme on disait « l'horloge parlante ».

la grande industrie moderne n'était pas un jus qui coulait dans une rigole comme la gomme des hévéas.

L'article *La science et le taylorisme* se terminait par la nécessité d'une ergonomie autonome, qui intégrerait démocratiquement le point de vue des travailleurs et prendrait en considération les dimensions de dignité et de responsabilité des acteurs réels de la production réelle. De ce point de vue, dans ces temps optimistes, il m'apparaissait urgent de curer jusque dans leurs dernières séquelles les modèles comportementalistes, biomécaniques et bioénergétiques venus du taylorisme.

Le texte titré « Chômage et existence » a été une contribution à une recherche du Centre de recherches de la CGT intitulée *Chômage et santé* (G. de Bernis, J.-L. Moynet, J. Magniadas et coll., 1980). Ce texte n'a pas été rédigé pour une publication et j'y ai porté un bon nombre de modifications qui en rendent la lecture plus fluide sans embellir l'état de mon cheminement théorique de l'époque. Ce document nous fait entrer dans le vif d'une recherche sur la violence d'un désœuvrement forcé.

Il s'agissait d'un collectif d'imprimeurs victimes d'un licenciement collectif et engagés depuis quatre années dans une lutte déterminée pour refuser la liquidation de leur entreprise. Cette situation extraordinaire était pleine de sens pour le présent d'alors et pour le futur qui est devenu la banalité aujourd'hui. Des actionnaires détruisent un outil industriel, hommes et machines confondus, dont ils n'ont pratiquement aucune connaissance concrète, pour réaliser une opération financière, à moins que cette décision ait été parrainée par le politique d'État.

Outre le fait que ces imprimeurs étaient en général très qualifiés, le produit de leur travail était, dans tous les sens du terme, une institution populaire. En effet, les indicateurs d'horaires de trains Chaix existaient dès 1850, et à la suite de la nationalisation de la SNCF par le Front populaire, l'imprimerie Chaix eut le monopole du genre dans toute la France. On parlera alors du « Chaix » comme on disait « l'horloge parlante ».

la grande industrie moderne n'était pas un jus qui coulait dans une rigole comme la gomme des hévéas.

L'article *La science et le taylorisme* se terminait par la nécessité d'une ergonomie autonome, qui intégrerait démocratiquement le point de vue des travailleurs et prendrait en considération les dimensions de dignité et de responsabilité des acteurs réels de la production réelle. De ce point de vue, dans ces temps optimistes, il m'apparaissait urgent de curer jusque dans leurs dernières séquelles les modèles comportementalistes, biomécaniques et bioénergétiques venus du taylorisme.

Le texte titré « Chômage et existence » a été une contribution à une recherche du Centre de recherches de la CGT intitulée *Chômage et santé* (G. de Bernis, J.-L. Moynot, J. Magniadas et coll., 1980). Ce texte n'a pas été rédigé pour une publication et j'y ai porté un bon nombre de modifications qui en rendent la lecture plus fluide sans embellir l'état de mon cheminement théorique de l'époque. Ce document nous fait entrer dans le vif d'une recherche sur la violence d'un désœuvrement forcé.

Il s'agissait d'un collectif d'imprimeurs victimes d'un licenciement collectif et engagés depuis quatre années dans une lutte déterminée pour refuser la liquidation de leur entreprise. Cette situation extraordinaire était pleine de sens pour le présent d'alors et pour le futur qui est devenu la banalité aujourd'hui. Des actionnaires détruisent un outil industriel, hommes et machines confondus, dont ils n'ont pratiquement aucune connaissance concrète, pour réaliser une opération financière, à moins que cette décision ait été parrainée par le politique d'État.

Outre le fait que ces imprimeurs étaient en général très qualifiés, le produit de leur travail était, dans tous les sens du terme, une institution populaire. En effet, les indicateurs d'horaires de trains Chaix existaient dès 1850, et à la suite de la nationalisation de la SNCF par le Front populaire, l'imprimerie Chaix eut le monopole du genre dans toute la France. On parlera alors du « Chaix » comme on disait « l'horloge parlante ».



Notre recherche a été réalisée par une équipe pluridisciplinaire réunie par l'Institut syndical d'études et de recherches économiques et sociales (ISERES), qui était le Centre de recherches national et confédéral de la CGT.

Le docteur Suchet a appliqué une méthode de détection des risques médicaux envisagés essentiellement du point de vue « socio-économique ». Et je rends compte ici de ma part de cette recherche, laquelle relevait de la clinique psychiatrique influencée par la psychanalyse. Il s'agissait de tenter une lecture clinique de la situation psychologique des ouvriers avec pour cadre de travail une usine désaffectée en résistance, loin par conséquent de l'extraterritorialité normalement prônée par les psychiatres et les psychanalystes pour exercer leur art. Dans cette situation que j'appelle de recherche ou de psychothérapie *foraine*, j'ai travaillé en collaboration avec Cecilia Comegno, sociologue venue de l'exil politique brésilien, avec qui j'ai fait une bonne partie de mes entretiens<sup>13</sup>.

Le rapport issu de ce travail commence par un rappel de quelques recherches sur les effets du chômage sur la santé. Je dois bien constater rétrospectivement la remarquable pauvreté de ce corpus (par exemple la recherche sur les chômeurs de Marienthal de Paul Lazarsfeld, Marie Jahoda et Hans Zeisel [1931-1932], qui n'avait pas encore été éditée en France<sup>14</sup>, n'apparaît qu'au détour d'une note). Cela témoigne d'une vraie

---

13. Cecilia Comegno, Brigitte Motre et Chantal Warin ont mené la part sociologique de cette recherche. Par la suite, avec Martine Dupire et Régine Bercot, j'ai mené l'année suivante une autre recherche dans le même contexte sur un sujet connexe : *La préretraite, mécanisme correcteur, ou facteur aggravant des inégalités dans le domaine de la santé ?*, ISERES, juin 1982.

14. *Les chômeurs de Marienthal*, préfacé par Pierre Bourdieu, Paris, Éditions de Minuit, 1982. Marienthal était un gros village industriel situé à 30 kilomètres de Vienne (Autriche) où l'usine venait d'être fermée. L'étude de Lazarsfeld et coll., définie par lui comme un *essai sociographique*, reste comme un modèle de sociologie impliquée liant les données quantitatives avec une approche psychologique sensible à la complexité.

Notre recherche a été réalisée par une équipe pluridisciplinaire réunie par l'Institut syndical d'études et de recherches économiques et sociales (ISERES), qui était le Centre de recherches national et confédéral de la CGT.

Le docteur Suchet a appliqué une méthode de détection des risques médicaux envisagés essentiellement du point de vue « socio-économique ». Et je rends compte ici de ma part de cette recherche, laquelle relevait de la clinique psychiatrique influencée par la psychanalyse. Il s'agissait de tenter une lecture clinique de la situation psychologique des ouvriers avec pour cadre de travail une usine désaffectée en résistance, loin par conséquent de l'extraterritorialité normalement prônée par les psychiatres et les psychanalystes pour exercer leur art. Dans cette situation que j'appelle de recherche ou de psychothérapie *foraine*, j'ai travaillé en collaboration avec Cecilia Comegno, sociologue venue de l'exil politique brésilien, avec qui j'ai fait une bonne partie de mes entretiens<sup>13</sup>.

Le rapport issu de ce travail commence par un rappel de quelques recherches sur les effets du chômage sur la santé. Je dois bien constater rétrospectivement la remarquable pauvreté de ce corpus (par exemple la recherche sur les chômeurs de Marienthal de Paul Lazarsfeld, Marie Jahoda et Hans Zeisel [1931-1932], qui n'avait pas encore été éditée en France<sup>14</sup>, n'apparaît qu'au détour d'une note). Cela témoigne d'une vraie

---

13. Cecilia Comegno, Brigitte Motre et Chantal Warin ont mené la part sociologique de cette recherche. Par la suite, avec Martine Dupire et Régine Bercot, j'ai mené l'année suivante une autre recherche dans le même contexte sur un sujet connexe : *La préretraite, mécanisme correcteur, ou facteur aggravant des inégalités dans le domaine de la santé ?*, ISERES, juin 1982.

14. *Les chômeurs de Marienthal*, préfacé par Pierre Bourdieu, Paris, Éditions de Minuit, 1982. Marienthal était un gros village industriel situé à 30 kilomètres de Vienne (Autriche) où l'usine venait d'être fermée. L'étude de Lazarsfeld et coll., définie par lui comme un *essai sociographique*, reste comme un modèle de sociologie impliquée liant les données quantitatives avec une approche psychologique sensible à la complexité.

Notre recherche a été réalisée par une équipe pluridisciplinaire réunie par l'Institut syndical d'études et de recherches économiques et sociales (ISERES), qui était le Centre de recherches national et confédéral de la CGT.

Le docteur Suchet a appliqué une méthode de détection des risques médicaux envisagés essentiellement du point de vue « socio-économique ». Et je rends compte ici de ma part de cette recherche, laquelle relevait de la clinique psychiatrique influencée par la psychanalyse. Il s'agissait de tenter une lecture clinique de la situation psychologique des ouvriers avec pour cadre de travail une usine désaffectée en résistance, loin par conséquent de l'extraterritorialité normalement prônée par les psychiatres et les psychanalystes pour exercer leur art. Dans cette situation que j'appelle de recherche ou de psychothérapie *foraine*, j'ai travaillé en collaboration avec Cecilia Comegno, sociologue venue de l'exil politique brésilien, avec qui j'ai fait une bonne partie de mes entretiens<sup>13</sup>.

Le rapport issu de ce travail commence par un rappel de quelques recherches sur les effets du chômage sur la santé. Je dois bien constater rétrospectivement la remarquable pauvreté de ce corpus (par exemple la recherche sur les chômeurs de Marienthal de Paul Lazarsfeld, Marie Jahoda et Hans Zeisel [1931-1932], qui n'avait pas encore été éditée en France<sup>14</sup>, n'apparaît qu'au détour d'une note). Cela témoigne d'une vraie

---

13. Cecilia Comegno, Brigitte Motre et Chantal Warin ont mené la part sociologique de cette recherche. Par la suite, avec Martine Dupire et Régine Bercot, j'ai mené l'année suivante une autre recherche dans le même contexte sur un sujet connexe : *La préretraite, mécanisme correcteur, ou facteur aggravant des inégalités dans le domaine de la santé ?*, ISERES, juin 1982.

14. *Les chômeurs de Marienthal*, préfacé par Pierre Bourdieu, Paris, Éditions de Minuit, 1982. Marienthal était un gros village industriel situé à 30 kilomètres de Vienne (Autriche) où l'usine venait d'être fermée. L'étude de Lazarsfeld et coll., définie par lui comme un *essai sociographique*, reste comme un modèle de sociologie impliquée liant les données quantitatives avec une approche psychologique sensible à la complexité.

Notre recherche a été réalisée par une équipe pluridisciplinaire réunie par l'Institut syndical d'études et de recherches économiques et sociales (ISERES), qui était le Centre de recherches national et confédéral de la CGT.

Le docteur Suchet a appliqué une méthode de détection des risques médicaux envisagés essentiellement du point de vue « socio-économique ». Et je rends compte ici de ma part de cette recherche, laquelle relevait de la clinique psychiatrique influencée par la psychanalyse. Il s'agissait de tenter une lecture clinique de la situation psychologique des ouvriers avec pour cadre de travail une usine désaffectée en résistance, loin par conséquent de l'extraterritorialité normalement prônée par les psychiatres et les psychanalystes pour exercer leur art. Dans cette situation que j'appelle de recherche ou de psychothérapie *foraine*, j'ai travaillé en collaboration avec Cecilia Comegno, sociologue venue de l'exil politique brésilien, avec qui j'ai fait une bonne partie de mes entretiens<sup>13</sup>.

Le rapport issu de ce travail commence par un rappel de quelques recherches sur les effets du chômage sur la santé. Je dois bien constater rétrospectivement la remarquable pauvreté de ce corpus (par exemple la recherche sur les chômeurs de Marienthal de Paul Lazarsfeld, Marie Jahoda et Hans Zeisel [1931-1932], qui n'avait pas encore été éditée en France<sup>14</sup>, n'apparaît qu'au détour d'une note). Cela témoigne d'une vraie

---

13. Cecilia Comegno, Brigitte Motre et Chantal Warin ont mené la part sociologique de cette recherche. Par la suite, avec Martine Dupire et Régine Bercot, j'ai mené l'année suivante une autre recherche dans le même contexte sur un sujet connexe : *La préretraite, mécanisme correcteur, ou facteur aggravant des inégalités dans le domaine de la santé ?*, ISERES, juin 1982.

14. *Les chômeurs de Marienthal*, préfacé par Pierre Bourdieu, Paris, Éditions de Minuit, 1982. Marienthal était un gros village industriel situé à 30 kilomètres de Vienne (Autriche) où l'usine venait d'être fermée. L'étude de Lazarsfeld et coll., définie par lui comme un *essai sociographique*, reste comme un modèle de sociologie impliquée liant les données quantitatives avec une approche psychologique sensible à la complexité.

carence des publications sur la clinique du chômage à cette époque, mais aussi du relatif enfermement dans lequel nous travaillions. J'ai eu par la suite plusieurs occasions d'une exploration plus systématique de l'état de ce domaine de recherches : une intervention au IX<sup>e</sup> Congrès mondial de psychiatrie sociale, une synthèse de la question dans un ouvrage destiné principalement à des médecins du travail<sup>15</sup>, et encore une contribution à un gros ouvrage de santé publique<sup>16</sup>.

Une autre particularité de notre enquête auprès des imprimeurs de l'établissement Chaix est qu'elle nous amène à la question du traumatisme. Notre rapport de recherche fut rendu en 1980, c'est-à-dire l'année même où, sous la direction de Robert Spitzer, l'Association américaine de psychiatrie (APA) achevait le chantier commencé six ans plus tôt d'une classification des maladies mentales impériale, athéorique et purement descriptive, c'est-à-dire à vocation universelle : le DSM III. Cette version dudit *Diagnostic and Statistical Manual* états-unien se déclinait, pour les souffrances traumatiques, dans un produit promis à une gigantesque carrière commerciale et culturelle : le *Posttraumatic Stress Disorder* : PTSD en abrégé. Selon deux auteurs français qui ne sont pas suspects d'un regard trop critique sur ce nouvel être théorique, il a été conçu dans un moment euphorique où, faisant les comptes de la guerre du Vietnam, pacifistes et bellicistes états-uniens s'entendirent pour trouver chacun leur miel dans la reconnaissance des grands auteurs d'atrocités comme victimes à dédommager de manière telle que « la définition du trouble n'appelait pas la moindre distinction morale relative à la signification de la violence<sup>17</sup> ».

---

15. Bernard Doray, « Le chômage, ce n'est pas la santé », dans Bernard Cassou (sous la direction de), *Les risques du travail*, Paris, La Découverte, 1985.

16. Bernard Doray, « Les chômeurs », dans Gilles Brücker et Didier Fassin (sous la direction de), *Santé publique*, Paris, Ellipses, 1989, p. 769-780.

17. Didier Fassin et Richard Rechtman, *L'empire du traumatisme – enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007, p. 146. Ces auteurs nous étonnent en considérant ce marchandage d'où résulte un

carence des publications sur la clinique du chômage à cette époque, mais aussi du relatif enfermement dans lequel nous travaillions. J'ai eu par la suite plusieurs occasions d'une exploration plus systématique de l'état de ce domaine de recherches : une intervention au IX<sup>e</sup> Congrès mondial de psychiatrie sociale, une synthèse de la question dans un ouvrage destiné principalement à des médecins du travail<sup>15</sup>, et encore une contribution à un gros ouvrage de santé publique<sup>16</sup>.

Une autre particularité de notre enquête auprès des imprimeurs de l'établissement Chaix est qu'elle nous amène à la question du traumatisme. Notre rapport de recherche fut rendu en 1980, c'est-à-dire l'année même où, sous la direction de Robert Spitzer, l'Association américaine de psychiatrie (APA) achevait le chantier commencé six ans plus tôt d'une classification des maladies mentales impériale, athéorique et purement descriptive, c'est-à-dire à vocation universelle : le DSM III. Cette version dudit *Diagnostic and Statistical Manual* états-unien se déclinait, pour les souffrances traumatiques, dans un produit promis à une gigantesque carrière commerciale et culturelle : le *Posttraumatic Stress Disorder* : PTSD en abrégé. Selon deux auteurs français qui ne sont pas suspects d'un regard trop critique sur ce nouvel être théorique, il a été conçu dans un moment euphorique où, faisant les comptes de la guerre du Vietnam, pacifistes et bellicistes états-uniens s'entendirent pour trouver chacun leur miel dans la reconnaissance des grands auteurs d'atrocités comme victimes à dédommager de manière telle que « la définition du trouble n'appelait pas la moindre distinction morale relative à la signification de la violence<sup>17</sup> ».

---

15. Bernard Doray, « Le chômage, ce n'est pas la santé », dans Bernard Cassou (sous la direction de), *Les risques du travail*, Paris, La Découverte, 1985.

16. Bernard Doray, « Les chômeurs », dans Gilles Brücker et Didier Fassin (sous la direction de), *Santé publique*, Paris, Ellipses, 1989, p. 769-780.

17. Didier Fassin et Richard Rechtman, *L'empire du traumatisme – enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007, p. 146. Ces auteurs nous étonnent en considérant ce marchandage d'où résulte un

carence des publications sur la clinique du chômage à cette époque, mais aussi du relatif enfermement dans lequel nous travaillions. J'ai eu par la suite plusieurs occasions d'une exploration plus systématique de l'état de ce domaine de recherches : une intervention au IX<sup>e</sup> Congrès mondial de psychiatrie sociale, une synthèse de la question dans un ouvrage destiné principalement à des médecins du travail<sup>15</sup>, et encore une contribution à un gros ouvrage de santé publique<sup>16</sup>.

Une autre particularité de notre enquête auprès des imprimeurs de l'établissement Chaix est qu'elle nous amène à la question du traumatisme. Notre rapport de recherche fut rendu en 1980, c'est-à-dire l'année même où, sous la direction de Robert Spitzer, l'Association américaine de psychiatrie (APA) achevait le chantier commencé six ans plus tôt d'une classification des maladies mentales impériale, athéorique et purement descriptive, c'est-à-dire à vocation universelle : le DSM III. Cette version dudit *Diagnostic and Statistical Manual* états-unien se déclinait, pour les souffrances traumatiques, dans un produit promis à une gigantesque carrière commerciale et culturelle : le *Posttraumatic Stress Disorder* : PTSD en abrégé. Selon deux auteurs français qui ne sont pas suspects d'un regard trop critique sur ce nouvel être théorique, il a été conçu dans un moment euphorique où, faisant les comptes de la guerre du Vietnam, pacifistes et bellicistes états-uniens s'entendirent pour trouver chacun leur miel dans la reconnaissance des grands auteurs d'atrocités comme victimes à dédommager de manière telle que « la définition du trouble n'appelait pas la moindre distinction morale relative à la signification de la violence<sup>17</sup> ».

---

15. Bernard Doray, « Le chômage, ce n'est pas la santé », dans Bernard Cassou (sous la direction de), *Les risques du travail*, Paris, La Découverte, 1985.

16. Bernard Doray, « Les chômeurs », dans Gilles Brucker et Didier Fassin (sous la direction de), *Santé publique*, Paris, Ellipses, 1989, p. 769-780.

17. Didier Fassin et Richard Rechtman, *L'empire du traumatisme – enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007, p. 146. Ces auteurs nous étonnent en considérant ce marchandage d'où résulte un

carence des publications sur la clinique du chômage à cette époque, mais aussi du relatif enfermement dans lequel nous travaillions. J'ai eu par la suite plusieurs occasions d'une exploration plus systématique de l'état de ce domaine de recherches : une intervention au IX<sup>e</sup> Congrès mondial de psychiatrie sociale, une synthèse de la question dans un ouvrage destiné principalement à des médecins du travail<sup>15</sup>, et encore une contribution à un gros ouvrage de santé publique<sup>16</sup>.

Une autre particularité de notre enquête auprès des imprimeurs de l'établissement Chaix est qu'elle nous amène à la question du traumatisme. Notre rapport de recherche fut rendu en 1980, c'est-à-dire l'année même où, sous la direction de Robert Spitzer, l'Association américaine de psychiatrie (APA) achevait le chantier commencé six ans plus tôt d'une classification des maladies mentales impériale, athéorique et purement descriptive, c'est-à-dire à vocation universelle : le DSM III. Cette version dudit *Diagnostic and Statistical Manual* états-unien se déclinait, pour les souffrances traumatiques, dans un produit promis à une gigantesque carrière commerciale et culturelle : le *Posttraumatic Stress Disorder* : PTSD en abrégé. Selon deux auteurs français qui ne sont pas suspects d'un regard trop critique sur ce nouvel être théorique, il a été conçu dans un moment euphorique où, faisant les comptes de la guerre du Vietnam, pacifistes et bellicistes états-uniens s'entendirent pour trouver chacun leur miel dans la reconnaissance des grands auteurs d'atrocités comme victimes à dédommager de manière telle que « la définition du trouble n'appelait pas la moindre distinction morale relative à la signification de la violence<sup>17</sup> ».

---

15. Bernard Doray, « Le chômage, ce n'est pas la santé », dans Bernard Cassou (sous la direction de), *Les risques du travail*, Paris, La Découverte, 1985.

16. Bernard Doray, « Les chômeurs », dans Gilles Brucker et Didier Fassin (sous la direction de), *Santé publique*, Paris, Ellipses, 1989, p. 769-780.

17. Didier Fassin et Richard Rechtman, *L'empire du traumatisme – enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007, p. 146. Ces auteurs nous étonnent en considérant ce marchandage d'où résulte un



Ainsi, pour des décennies, une confrérie de lobbys entreprenants allait imposer dans le monde entier cette affirmation ahurissante : le profil des traumatismes n'a rien à voir avec la charge éthique des actes commis. Cette épopée aux allures coloniales qui, au fil des ans, allait éradiquer la diversité des pensées cliniques pour les réduire au format voulu par les grands assureurs et l'industrie pharmaceutique, se passait bien loin de notre petit collectif militant de recherche. C'est donc sous la bannière du bricolage que je me suis avancé à supputer, avec les outils pauvres de la psychiatrie classique et aussi avec les concepts de la clinique du sujet, le caractère traumatique d'un licenciement collectif dans une entreprise.

Pour aborder cette question, il fallait d'abord se dégager du psychanalisme<sup>18</sup> classique qui sous-estimait l'impact du réel des moments traumatisants au profit d'effets fantasmatiques d'après-coup, invariablement calés sur la saynète œdipienne<sup>19</sup>. Une fois dépassée l'attraction de ce point de vue de Sirius, il fallait continuer vent debout vers un concept matérialiste suffisant pour penser la cause traumatique au cas par cas. Les travailleurs de l'imprimerie parlaient de la brisure de leur vie, de leur incrédulité lorsqu'on leur annonça que ce site industriel, où les

---

effacement du sens des actes dans cette clinique, comme une avancée « anthropologique » de la civilisation « de la morale à l'éthique ».

18. Référence à Robert Castel, *Le psychanalisme*, Paris, Maspéro, 1973, puis *Le psychanalysme*, Paris, Flammarion, 1981.

19. Les psychanalystes qui répudient totalement la dimension de l'événement réel dans la problématique traumatique ne sont plus légion. Ils considèrent que la psychanalyse est née du renoncement, par Freud, à une première théorie de la séduction qui, au contraire, faisait du traumatisme la conséquence simple de l'envahissement de l'appareil psychique par un événement réduit à sa dimension manifeste. [Lettre de Freud à Fliess du 21 septembre 1897 : « Il faut que je te confie tout de suite le grand secret qui, au cours de ces derniers mois, s'est lentement révélé. Je ne crois plus à ma *neurotica*. »]

Ainsi, pour des décennies, une confrérie de lobbys entreprenants allait imposer dans le monde entier cette affirmation ahurissante : le profil des traumatismes n'a rien à voir avec la charge éthique des actes commis. Cette épopée aux allures coloniales qui, au fil des ans, allait éradiquer la diversité des pensées cliniques pour les réduire au format voulu par les grands assureurs et l'industrie pharmaceutique, se passait bien loin de notre petit collectif militant de recherche. C'est donc sous la bannière du bricolage que je me suis avancé à supputer, avec les outils pauvres de la psychiatrie classique et aussi avec les concepts de la clinique du sujet, le caractère traumatique d'un licenciement collectif dans une entreprise.

Pour aborder cette question, il fallait d'abord se dégager du psychanalisme<sup>18</sup> classique qui sous-estimait l'impact du réel des moments traumatisants au profit d'effets fantasmatiques d'après-coup, invariablement calés sur la saynète œdipienne<sup>19</sup>. Une fois dépassée l'attraction de ce point de vue de Sirius, il fallait continuer vent debout vers un concept matérialiste suffisant pour penser la cause traumatique au cas par cas. Les travailleurs de l'imprimerie parlaient de la brisure de leur vie, de leur incrédulité lorsqu'on leur annonça que ce site industriel, où les

---

effacement du sens des actes dans cette clinique, comme une avancée « anthropologique » de la civilisation « de la morale à l'éthique ».

18. Référence à Robert Castel, *Le psychanalisme*, Paris, Maspéro, 1973, puis *Le psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1981.

19. Les psychanalystes qui répudient totalement la dimension de l'événement réel dans la problématique traumatique ne sont plus légion. Ils considèrent que la psychanalyse est née du renoncement, par Freud, à une première théorie de la séduction qui, au contraire, faisait du traumatisme la conséquence simple de l'envahissement de l'appareil psychique par un événement réduit à sa dimension manifeste. [Lettre de Freud à Fliess du 21 septembre 1897 : « Il faut que je te confie tout de suite le grand secret qui, au cours de ces derniers mois, s'est lentement révélé. Je ne crois plus à ma *neurotica*. »]

Ainsi, pour des décennies, une confrérie de lobbys entreprenants allait imposer dans le monde entier cette affirmation ahurissante : le profil des traumatismes n'a rien à voir avec la charge éthique des actes commis. Cette épopée aux allures coloniales qui, au fil des ans, allait éradiquer la diversité des pensées cliniques pour les réduire au format voulu par les grands assureurs et l'industrie pharmaceutique, se passait bien loin de notre petit collectif militant de recherche. C'est donc sous la bannière du bricolage que je me suis avancé à supputer, avec les outils pauvres de la psychiatrie classique et aussi avec les concepts de la clinique du sujet, le caractère traumatique d'un licenciement collectif dans une entreprise.

Pour aborder cette question, il fallait d'abord se dégager du psychanalisme<sup>18</sup> classique qui sous-estimait l'impact du réel des moments traumatisants au profit d'effets fantasmatiques d'après-coup, invariablement calés sur la saynète œdipienne<sup>19</sup>. Une fois dépassée l'attraction de ce point de vue de Sirius, il fallait continuer vent debout vers un concept matérialiste suffisant pour penser la cause traumatique au cas par cas. Les travailleurs de l'imprimerie parlaient de la brisure de leur vie, de leur incrédulité lorsqu'on leur annonça que ce site industriel, où les

---

effacement du sens des actes dans cette clinique, comme une avancée « anthropologique » de la civilisation « de la morale à l'éthique ».

18. Référence à Robert Castel, *Le psychanalisme*, Paris, Maspéro, 1973, puis *Le psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1981.

19. Les psychanalystes qui répudient totalement la dimension de l'événement réel dans la problématique traumatique ne sont plus légion. Ils considèrent que la psychanalyse est née du renoncement, par Freud, à une première théorie de la séduction qui, au contraire, faisait du traumatisme la conséquence simple de l'envahissement de l'appareil psychique par un événement réduit à sa dimension manifeste. [Lettre de Freud à Fliess du 21 septembre 1897 : « Il faut que je te confie tout de suite le grand secret qui, au cours de ces derniers mois, s'est lentement révélé. Je ne crois plus à ma *neurotica*. »]

Ainsi, pour des décennies, une confrérie de lobbys entreprenants allait imposer dans le monde entier cette affirmation ahurissante : le profil des traumatismes n'a rien à voir avec la charge éthique des actes commis. Cette épopée aux allures coloniales qui, au fil des ans, allait éradiquer la diversité des pensées cliniques pour les réduire au format voulu par les grands assureurs et l'industrie pharmaceutique, se passait bien loin de notre petit collectif militant de recherche. C'est donc sous la bannière du bricolage que je me suis avancé à supputer, avec les outils pauvres de la psychiatrie classique et aussi avec les concepts de la clinique du sujet, le caractère traumatique d'un licenciement collectif dans une entreprise.

Pour aborder cette question, il fallait d'abord se dégager du psychanalisme<sup>18</sup> classique qui sous-estimait l'impact du réel des moments traumatisants au profit d'effets fantasmatiques d'après-coup, invariablement calés sur la saynète œdipienne<sup>19</sup>. Une fois dépassée l'attraction de ce point de vue de Sirius, il fallait continuer vent debout vers un concept matérialiste suffisant pour penser la cause traumatique au cas par cas. Les travailleurs de l'imprimerie parlaient de la brisure de leur vie, de leur incrédulité lorsqu'on leur annonça que ce site industriel, où les

---

effacement du sens des actes dans cette clinique, comme une avancée « anthropologique » de la civilisation « de la morale à l'éthique ».

18. Référence à Robert Castel, *Le psychanalisme*, Paris, Maspéro, 1973, puis *Le psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1981.

19. Les psychanalystes qui répudient totalement la dimension de l'événement réel dans la problématique traumatique ne sont plus légion. Ils considèrent que la psychanalyse est née du renoncement, par Freud, à une première théorie de la séduction qui, au contraire, faisait du traumatisme la conséquence simple de l'envahissement de l'appareil psychique par un événement réduit à sa dimension manifeste. [Lettre de Freud à Fliess du 21 septembre 1897 : « Il faut que je te confie tout de suite le grand secret qui, au cours de ces derniers mois, s'est lentement révélé. Je ne crois plus à ma *neurotica*. »]

actionnaires venaient de faire de grands investissements en machines, avait été bazarde au sou symbolique.

Le terme *traumatisme* n'était pas d'usage aussi courant qu'aujourd'hui, mais l'évidence clinique était là, et j'ai alors relié aux concepts freudiens des traumatismes non sexuels<sup>20</sup>, ce que j'entendais de la souffrance atmosphérique qui était le prix que ce collectif ouvrier payait pour sa résistance.

Je proposais quatre symptômes comme marque du traumatique : sentiment qu'ont les intéressés qu'il leur est *arrivé* quelque chose ; caractère massif de l'événement psychologique ; rupture dans le « monde » du sujet ; et caractère peu marqué de l'empreinte névrotique au bénéfique du clivage. Jusque dans les rêves où la part du désir imaginaire du désir semblait stéréotypée, la causalité psychique apparaissait dépourvue des « ruses » du refoulement névrotique.

Plus précisément, le premier choc, l'annonce de la fermeture, était décrit comme une effraction dans un système de croyances et dans la conception éthique d'une vie laborieuse éprouvée souvent de génération en génération. Ce choc était d'autant plus rude que, comme cela a été déjà évoqué, l'établissement Chaix était une institution plus que centenaire, à « taille humaine », dirigée jusqu'à un passé récent par une dynastie de patrons attachés à leur bien familial prestigieux, lequel fabriquait un produit qui avait aussi une place particulière dans les représentations collectives des Français. Et de plus, c'était un concentré de compétence ouvrière. Une citadelle, tout un monde. Et ce monde appartenait, dans les années 1970, à une galaxie solidaire, la « ceinture rouge » de Paris où l'organisation syndicale majoritaire, la CGT, était particulièrement bien ancrée.

---

20. La pensée de Freud a oscillé entre la théorie de l'après-coup, qui met l'accent sur la réactivation des affects liés à un événement sexuel ancien refoulé ou clivé, et l'effroi actuel tel que consécutif à des accidents ferroviaires bien réels qu'Oppenheim avait décrit en 1884, et les névroses de guerre.

actionnaires venaient de faire de grands investissements en machines, avait été bazarde au sou symbolique.

Le terme *traumatisme* n'était pas d'usage aussi courant qu'aujourd'hui, mais l'évidence clinique était là, et j'ai alors relié aux concepts freudiens des traumatismes non sexuels<sup>20</sup>, ce que j'entendais de la souffrance atmosphérique qui était le prix que ce collectif ouvrier payait pour sa résistance.

Je proposais quatre symptômes comme marque du traumatique : sentiment qu'ont les intéressés qu'il leur est *arrivé* quelque chose ; caractère massif de l'événement psychologique ; rupture dans le « monde » du sujet ; et caractère peu marqué de l'empreinte névrotique au bénéfique du clivage. Jusque dans les rêves où la part du désir imaginaire du désir semblait stéréotypée, la causalité psychique apparaissait dépourvue des « ruses » du refoulement névrotique.

Plus précisément, le premier choc, l'annonce de la fermeture, était décrit comme une effraction dans un système de croyances et dans la conception éthique d'une vie laborieuse éprouvée souvent de génération en génération. Ce choc était d'autant plus rude que, comme cela a été déjà évoqué, l'établissement Chaix était une institution plus que centenaire, à « taille humaine », dirigée jusqu'à un passé récent par une dynastie de patrons attachés à leur bien familial prestigieux, lequel fabriquait un produit qui avait aussi une place particulière dans les représentations collectives des Français. Et de plus, c'était un concentré de compétence ouvrière. Une citadelle, tout un monde. Et ce monde appartenait, dans les années 1970, à une galaxie solidaire, la « ceinture rouge » de Paris où l'organisation syndicale majoritaire, la CGT, était particulièrement bien ancrée.

---

20. La pensée de Freud a oscillé entre la théorie de l'après-coup, qui met l'accent sur la réactivation des affects liés à un événement sexuel ancien refoulé ou clivé, et l'effroi actuel tel que consécutif à des accidents ferroviaires bien réels qu'Oppenheim avait décrit en 1884, et les névroses de guerre.

actionnaires venaient de faire de grands investissements en machines, avait été bazarde au sou symbolique.

Le terme *traumatisme* n'était pas d'usage aussi courant qu'aujourd'hui, mais l'évidence clinique était là, et j'ai alors relié aux concepts freudiens des traumatismes non sexuels<sup>20</sup>, ce que j'entendais de la souffrance atmosphérique qui était le prix que ce collectif ouvrier payait pour sa résistance.

Je proposais quatre symptômes comme marque du traumatique : sentiment qu'ont les intéressés qu'il leur est *arrivé* quelque chose ; caractère massif de l'événement psychologique ; rupture dans le « monde » du sujet ; et caractère peu marqué de l'empreinte névrotique au bénéfique du clivage. Jusque dans les rêves où la part du désir imaginaire du désir semblait stéréotypée, la causalité psychique apparaissait dépourvue des « ruses » du refoulement névrotique.

Plus précisément, le premier choc, l'annonce de la fermeture, était décrit comme une effraction dans un système de croyances et dans la conception éthique d'une vie laborieuse éprouvée souvent de génération en génération. Ce choc était d'autant plus rude que, comme cela a été déjà évoqué, l'établissement Chaix était une institution plus que centenaire, à « taille humaine », dirigée jusqu'à un passé récent par une dynastie de patrons attachés à leur bien familial prestigieux, lequel fabriquait un produit qui avait aussi une place particulière dans les représentations collectives des Français. Et de plus, c'était un concentré de compétence ouvrière. Une citadelle, tout un monde. Et ce monde appartenait, dans les années 1970, à une galaxie solidaire, la « ceinture rouge » de Paris où l'organisation syndicale majoritaire, la CGT, était particulièrement bien ancrée.

---

20. La pensée de Freud a oscillé entre la théorie de l'après-coup, qui met l'accent sur la réactivation des affects liés à un événement sexuel ancien refoulé ou clivé, et l'effroi actuel tel que consécutif à des accidents ferroviaires bien réels qu'Oppenheim avait décrit en 1884, et les névroses de guerre.

actionnaires venaient de faire de grands investissements en machines, avait été bazarde au sou symbolique.

Le terme *traumatisme* n'était pas d'usage aussi courant qu'aujourd'hui, mais l'évidence clinique était là, et j'ai alors relié aux concepts freudiens des traumatismes non sexuels<sup>20</sup>, ce que j'entendais de la souffrance atmosphérique qui était le prix que ce collectif ouvrier payait pour sa résistance.

Je proposais quatre symptômes comme marque du traumatique : sentiment qu'ont les intéressés qu'il leur est *arrivé* quelque chose ; caractère massif de l'événement psychologique ; rupture dans le « monde » du sujet ; et caractère peu marqué de l'empreinte névrotique au bénéfique du clivage. Jusque dans les rêves où la part du désir imaginaire du désir semblait stéréotypée, la causalité psychique apparaissait dépourvue des « ruses » du refoulement névrotique.

Plus précisément, le premier choc, l'annonce de la fermeture, était décrit comme une effraction dans un système de croyances et dans la conception éthique d'une vie laborieuse éprouvée souvent de génération en génération. Ce choc était d'autant plus rude que, comme cela a été déjà évoqué, l'établissement Chaix était une institution plus que centenaire, à « taille humaine », dirigée jusqu'à un passé récent par une dynastie de patrons attachés à leur bien familial prestigieux, lequel fabriquait un produit qui avait aussi une place particulière dans les représentations collectives des Français. Et de plus, c'était un concentré de compétence ouvrière. Une citadelle, tout un monde. Et ce monde appartenait, dans les années 1970, à une galaxie solidaire, la « ceinture rouge » de Paris où l'organisation syndicale majoritaire, la CGT, était particulièrement bien ancrée.

---

20. La pensée de Freud a oscillé entre la théorie de l'après-coup, qui met l'accent sur la réactivation des affects liés à un événement sexuel ancien refoulé ou clivé, et l'effroi actuel tel que consécutif à des accidents ferroviaires bien réels qu'Oppenheim avait décrit en 1884, et les névroses de guerre.



Collection « Clinique du travail »  
dirigée par Yves Clot et Dominique Lhuilier

La collection accueille et valorise des travaux relatifs à la problématique « subjectivité et travail », dans une perspective pluridisciplinaire en articulation avec les préoccupations et les demandes sociales émanant des situations de travail. Le fondement commun de ces perspectives et de la collection est la priorité accordée aux situations réelles et concrètes de travail et à la visée de transformations de celles-ci.

Déjà parus

**Dominique Lhuilier**  
*Cliniques du travail*

Sous la direction de **Yves Clot** et **Dominique Lhuilier**  
*Travail et santé*

Sous la direction de **Yves Clot** et **Dominique Lhuilier**  
*Agir en clinique du travail*

**Louis Le Guillant**  
*Le drame humain du travail*

**Jean-Luc Roger**  
*Refaire son métier*

Sous la direction de **Danièle Linhart**  
*Pourquoi travaillons-nous ?*

**Gabriel Fernandez**  
*Soigner le travail*

**Dominique Dessors**  
*De l'ergonomie à la psychodynamique du travail*

**François Danets**  
*La médecine d'urgence*

Sous la direction de  
**Marc Loriol, Marie Buscatto et Jean-Marc Weller**  
*Au-delà du stress au travail*

Retrouvez tous les titres parus sur : [www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Collection « Clinique du travail »  
dirigée par Yves Clot et Dominique Lhuilier

La collection accueille et valorise des travaux relatifs à la problématique « subjectivité et travail », dans une perspective pluridisciplinaire en articulation avec les préoccupations et les demandes sociales émanant des situations de travail. Le fondement commun de ces perspectives et de la collection est la priorité accordée aux situations réelles et concrètes de travail et à la visée de transformations de celles-ci.

Déjà parus

**Dominique Lhuilier**  
*Cliniques du travail*

Sous la direction de **Yves Clot** et **Dominique Lhuilier**  
*Travail et santé*

Sous la direction de **Yves Clot** et **Dominique Lhuilier**  
*Agir en clinique du travail*

**Louis Le Guillant**  
*Le drame humain du travail*

**Jean-Luc Roger**  
*Refaire son métier*

Sous la direction de **Danièle Linhart**  
*Pourquoi travaillons-nous ?*

**Gabriel Fernandez**  
*Soigner le travail*

**Dominique Dessors**  
*De l'ergonomie à la psychodynamique du travail*

**François Danets**  
*La médecine d'urgence*

Sous la direction de  
**Marc Loriol, Marie Buscatto et Jean-Marc Weller**  
*Au-delà du stress au travail*

Retrouvez tous les titres parus sur : [www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Collection « Clinique du travail »  
dirigée par Yves Clot et Dominique Lhuilier

La collection accueille et valorise des travaux relatifs à la problématique « subjectivité et travail », dans une perspective pluridisciplinaire en articulation avec les préoccupations et les demandes sociales émanant des situations de travail. Le fondement commun de ces perspectives et de la collection est la priorité accordée aux situations réelles et concrètes de travail et à la visée de transformations de celles-ci.

Déjà parus

**Dominique Lhuilier**  
*Cliniques du travail*

Sous la direction de **Yves Clot** et **Dominique Lhuilier**  
*Travail et santé*

Sous la direction de **Yves Clot** et **Dominique Lhuilier**  
*Agir en clinique du travail*

**Louis Le Guillant**  
*Le drame humain du travail*

**Jean-Luc Roger**  
*Refaire son métier*

Sous la direction de **Danièle Linhart**  
*Pourquoi travaillons-nous ?*

**Gabriel Fernandez**  
*Soigner le travail*

**Dominique Dessors**  
*De l'ergonomie à la psychodynamique du travail*

**François Danets**  
*La médecine d'urgence*

Sous la direction de  
**Marc Loriol, Marie Buscatto et Jean-Marc Weller**  
*Au-delà du stress au travail*

Retrouvez tous les titres parus sur : [www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Collection « Clinique du travail »  
dirigée par Yves Clot et Dominique Lhuilier

La collection accueille et valorise des travaux relatifs à la problématique « subjectivité et travail », dans une perspective pluridisciplinaire en articulation avec les préoccupations et les demandes sociales émanant des situations de travail. Le fondement commun de ces perspectives et de la collection est la priorité accordée aux situations réelles et concrètes de travail et à la visée de transformations de celles-ci.

Déjà parus

**Dominique Lhuilier**  
*Cliniques du travail*

Sous la direction de **Yves Clot** et **Dominique Lhuilier**  
*Travail et santé*

Sous la direction de **Yves Clot** et **Dominique Lhuilier**  
*Agir en clinique du travail*

**Louis Le Guillant**  
*Le drame humain du travail*

**Jean-Luc Roger**  
*Refaire son métier*

Sous la direction de **Danièle Linhart**  
*Pourquoi travaillons-nous ?*

**Gabriel Fernandez**  
*Soigner le travail*

**Dominique Dessors**  
*De l'ergonomie à la psychodynamique du travail*

**François Danets**  
*La médecine d'urgence*

Sous la direction de  
**Marc Loriol, Marie Buscatto et Jean-Marc Weller**  
*Au-delà du stress au travail*

Retrouvez tous les titres parus sur : [www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)